

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

Publication Hebdomadaire Illustree, paraissant tous les samedis

VOL. I. No. 21.

MONTREAL, SAMEDI, 26 OCTOBRE 1895.

LE No. 5 CENTS.

LES
DRAMES
DE
PARIS



R
O
C
A
M
B
O
L
E

DEUXIEME PARTIE
LE CLUB DES VALETS-DE-CŒUR

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉE

Paraissant tous les samedis et délivrée le jeudi dans tous les dépôts.

ABONNEMENT : Un an..... \$2.50
Six mois..... 1.25
Trois mois..... 75
Le numéro..... 35

Le Syndicat Mont-Royal,
Editeur et Propriétaire.

- Nous ne mettons aucun titre dans le texte afin de ne pas déranger ceux qui ont l'intention de le faire brocher ou relier.

C'est une occasion unique d'enrichir votre bibliothèque de magnifiques volumes illustrés.

Pour toutes informations s'adresser

Bell Tel. 6256

Aux Editeurs,

988 RUE ONTARIO, MONTREAL.

Voici les principaux Chapitres qui figurent dans ce chef d'œuvre.

L'Heritage-mystérieux.

Le Club des Valets de Cœur.

Exploits de Rocamboles.

La Revanche de Baccarat.

Chevaliers du clair de lune.

Le Testament de Gram-de-Sel.

Resurrection de Rocamboles.

Dernier mot de Rocamboles.

Les misères de Londres.

Les Démolitions de Paris.

La corde du Pendu.

Le Retour de Rocamboles.

AVIS

Nous expédierons les premiers Nos. à tous ceux qui nous feront parvenir leur adresse, soit par carte Postale, ou par Téléphone, à raison de 5 cts le numéro.

TEL. BELL, 6256,

Bureau 988 Rue Ontario

Arthur Robinault,

FERBLANTIER, PLOMBIER, COUVREUR

× × × × E F × × × ×

Poseur d'appareils à gaz, × × ×

× × × Et à eau chaude, Etc., Etc.

Toutes commandes exécutées avec soin et prompt et à prix très réduits.

2238 AVENUE PAPINEAU,

MONTREAL.

L. ROY

PHOTOGRAPHE.

1162 RUE ONTARIO,



SPECIALITES:

PORTRAITS ZINC

PORTRAITS CABINETS

PORTRAITS C. D. V.

PORTRAITS MONTELLO

Agrandissements de tous genres en photographie

N. B. — M. Roy se charge de faire toutes ouvrages en photographie avec soin, promptitude et à des prix modérés.

UNE VISITE EST SOLLICITEE



— Monsieur, si vous voulez, je vous ai fait votre travail de la semaine, et je vais vous brûler la cervelle.



Et il s'en alla, toujours modeste et humble, les yeux baissés; et la portière de la maison, qui le rencontra dans l'escalier, le prit pour un pauvre prêtre portant des aumônes à domicile, et elle le salua avec respect.

Quand il fut dans la rue, sir Williams monta dans un omnibus, et tira six sous d'une bourse de coton à mailles usées et grasses, qui laissaient voir au travers plus de cillivres que d'argent.

Et il regagna le Marais, descendit place Royale, et, pensif comme un mathématicien qui cherche à résoudre un problème, entra dans la rue Culture-Sainte-Catherine.

Trois mois avaient suffi à cet homme vomi par l'enfer pour échafauder, inventer un nouveau plan, une nouvelle machination plus abominable que les autres, et à l'aide de laquelle il allait poursuivre son but: sa fortune et sa vengeance!

A huit heures, ce soir-là, Rocambôle, vêtu en ouvrier, embrassa maman Pipart et partit pour le Havre, selon la recommandation de sir Williams, par le train omnibus.

LXXXVII

Huit jours plus tard, vers dix heures du matin, une chaise de poste faisant grand bruit et grand tapage entra dans la cour de l'hôtel Maurice et descendait d'ordinaire tous les étrangers de distinction.

Cette chaise, attelée de quatre chevaux conduits à la Daumont, renfermait un seul personnage à l'intérieur. C'était un jeune homme de taille moyenne, au teint cuivré par le soleil des tropiques, aux cheveux et à la barbe d'un noir d'ébène, vêtu d'un élégant négligé de voyage, et dont la main fine et brune était ornée au médium d'une grosse bague d'or enchâssant un diamant énorme. Ce seul fait d'une bague au médium, ce qui constitue un manque complet de bon goût en France, attestait suffisamment l'origine étrangère de ce personnage.

Derrière la chaise, pendu aux étrivières, s'étalait un nègre majestueux de corpulence, aux cheveux crépus, aux lèvres épaisses, aux dents blanches.

Malgré son respectable embonpoint, le nègre sauta assez lestement à terre, et demanda en langue espagnole, mélangée de patois créole, le garçon de l'hôtel qui servait d'interprète. A l'hôtel Maurice, comme dans tous les grands établissements européens de ce genre, il y a un garçon pour chaque langue. Celui qui parlait l'espagnol se détacha du groupe de domestiques, stationnant sur le perron et vint prendre les ordres du voyageur.

Celui-ci avait, sans doute, l'habitude de ne rien faire ni ordonner par lui-même, en hidalgo qui se respecte et évite tout rapport direct avec la valetaille, car ce fut le gros nègre investi de sa confiance qui demanda un appartement, le plus confortable de l'hôtel, et annonça que son maître, le marquis don Inigo de los Montes, venait s'installer à Paris pour un mois.

Le marquis descendit de voiture avec la nonchalance d'un Méridional, se laissa conduire dans l'appartement qu'on lui destinait et demanda à voir le gérant de l'hôtel. Celui-ci s'empressa de monter.

— Connaissez-vous, lui dit le marquis en français assez pur, mais entaché d'une forte prononciation espagnole, le comte de Kergaz?

— De nom, oui, monsieur le marquis.

— Son hôtel est-il loin d'ici?

— Rue Culture-Sainte-Catherine.

— Est-ce loin?

— Non.

Le marquis prit une plume et écrivit la lettre suivante :

" Monsieur le comte,

" Veuillez excuser la démarche, peut-être un peu osée, que je tente auprès de vous, ne sachant trop même si elle est dans les usages français.

" J'arrive du Brésil avec l'intention d'habiter Paris quelques mois.

" Mon banquier de Rio-Janeiro m'a donné une lettre de crédit sur son correspondant du Havre, M. Urbain Mortonnet. M. Mortonnet, à qui j'ai confié mon embarras, car je ne connais personne en France, m'a offert une lettre de recommandation pour vous, dont il est, m'a-t-il dit, l'obligé. J'ai accepté avec empressement.

" Or, monsieur le comte, arrivé à Paris depuis une heure, je prends la liberté de vous écrire pour vous demander la permission de me présenter à votre hôtel et vous remettre, moi-même, la lettre de M. Mortonnet."

Et, après les compliments d'usage, le marquis signa en toutes lettres :

" Marquis don INIGO DE LOS MONTES."

Puis il cacheta sa lettre avec de la cire noire, et y apposa de superbes armoiries un peu compliquées et qui étaient gravées sur un cachet appartenant à ses breloques.

Or, voici quelle était la lettre de M. Mortonnet :

" Monsieur le comte,

" On m'adresse du Brésil, en droite ligne, un jeune homme fort riche, si j'en juge par une lettre de crédit de trente mille francs par mois et portant un des plus beaux noms de la vieille Castille.

" Le marquis don Inigo de los Montes est d'origine espagnole. Ses pères, compromis dans une conspiration sous le règne de Philippe V, sont allés s'établir au Brésil.

" Le marquis est jeune et distingué; il aurait quelques succès, j'en suis certain, dans le monde parisien, si vous daignez lui servir de mentor. Serait-ce trop attendre de votre bonté accoutumée, monsieur le comte ?

" J'ose espérer le contraire, et demeure, avec le plus profond respect, monsieur le comte,

" Votre très obéissant et reconnaissant,

" U. MORTONNET."

Or, deux mots nous suffiront pour expliquer l'autorité que pouvait avoir cette lettre sur M. de Kergaz.

Quatre années auparavant, c'est-à-dire quelques mois avant son mariage avec l'ademoiselle Jeanne de Bader, Armand, qui, on s'en souvient, était l'exécuteur testamentaire du baron Kermor de marouët, eut affaire, relativement à cette succession, à M. Urbain Mortonnet.

M. Mortonnet, banquier et armateur, était un honnête homme, que la faillite de deux maisons anglaises avec lesquelles il était engagé était sur le point de ruiner. Lorsque Armand vint lui réclamer une somme de cinq cent mille francs, le pauvre négociant était sur le point du suicide. Armand devint l'honnête homme et le sauva. Trois années suffirent à M. Mortonnet, dont l'honneur commercial était demeuré intact, pour refaire sa fortune ébréchée et rembourser M. de Kergaz, qui le tenait pour le plus honnête et le plus digne homme du monde.

Comment? le marquis don Inigo de los Montes était-il parvenu à surprendre la bonne foi de M. Mortonnet? Comment celui-ci l'avait-il trouvé muni d'une lettre de crédit régulière, et, touché par sa bonne mine, lui avait-il offert sa recommandation auprès du comte? C'est ce que nous expliquerons plus tard.

Les deux lettres, celle du marquis et celle de M. Mortonnet, furent portées à l'hôtel de Kergaz sur-le-champ.

Une heure après, et comme le riche Brésilien achevait sa toilette, une voiture aux armes du comte Armand de Kergaz entra dans la cour de l'hôtel Meurice. Un homme en descendit et demanda à voir le marquis. Ce n'était pas Armand, comme on aurait pu le supposer, mais bien M. le vicomte Andrea, son frère, un saint homme qui songeait à son salut. M. le vicomte Andrea se fit conduire à l'appartement du marquis, salua le jeune homme avec un profond respect et comme eût fait un simple intendant. Et il lui annonça que M. le comte Armand de Kergaz, légèrement souffrant, l'envoyait en son lieu et place et serait heureux et flatté de le recevoir.

M. le vicomte Andrea traita avec une déférence telle M. le marquis don Inigo de los Montes en présence des gens de l'hôtel Meurice, que ceux-ci demeurèrent persuadés de la haute situation sociale du jeune étranger.

Le marquis monta dans le carrosse de M. de Kergaz avec le vicomte Andrea.

Et quand le carrosse fut en route, celui-ci dit à l'oreille du Brésilien :

— Viens, jeune louveteau, je vais t'introduire dans la bergerie.

— J'ai de belles et bonnes dents ! répondit le prétendu marquis en souriant et montrant ses incisives blanches et pointues.

LXXXVIII

Il est un double reproche qu'on pourrait faire à l'historien de ce drame : on pourrait s'étonner d'abord que M. de Kergaz, le personnage en relief, le héros de la première partie de ce livre, se fût trouvé si longtemps effacé dans la seconde. On pourrait trouver extraordinaire ensuite cette confiance sans bornes qu'il avait fini par accorder au repentant Andrea, son frère.

Deux mots suffiront pour nous justifier.

D'abord les événements multipliés que nous venons de raconter s'étaient succédés avec une rapidité telle, que M. de Kergaz en avait été à peine instruit. Tout entier à son honneur domestique, considérant désormais son frère comme son bras droit, il se reposait volontiers sur lui pour ce qu'il nommait ses devoirs, c'est-à-dire l'œuvre de philanthropie qu'il s'était imposée.

Maintenant, si on trouve par trop crédule cet homme intelligent, honnête, énergique ; cet homme qui avait terrassé sir Williams et avait pu le démasquer une seconde fois, qu'on se souvienne avec quelle patience, quelle habileté inouïe ce monstre avait posé un à un les jalons lointains de sa vengeance ; qu'on songe à ce repentir sublime si merveilleusement joué, à ce journal écrit jour par jour dans le silence et l'isolement, et dont chaque page semblait trahir le remords d'une âme bouleversée, qui avait horreur de ses crimes... Il fallait être aussi pervers que sir Williams lui-même, ou être doué de cette pénétration qui tient du miracle, et que Baccarat n'avait pu trouver que dans l'amour secret qu'elle portait à Fernand, pour soupçonner une minute ce grand coupable d'un faux repentir.

Sir Williams habitait un taudis en plein hiver ; sir Williams priait et pleurait sur son passé odieux ; sir Williams avait écrit pour lui seul un journal qui était un monument de repentir et d'expiation. La noble et loyale nature du comte, conseillée encore par cette voix secrète du sang dont l'autorité est incontestable, pouvait-elle demeurer éternellement en défiance ? Non.

Et puis Armand était heureux. Un des traits caractéristiques du bonheur est de prêter à toute chose une couleur que nous appellerions volontiers *sentimentale*. L'homme éprouvé par l'adversité sera toujours plus clairvoyant que celui dont la vie est calme et le chemin débarassé de tous les obstacles.

Mais revenons aux événements.

Le jour où M. le marquis don Inigo de los Montes descendait à l'hôtel Meurice, presque à la même heure qu'il sortait au comte de Kergaz et lui envoyait la lettre de recommandation de M. Urbain Mortonnet d'Uvre, Armand était seul avec sa femme et son fils. Les deux époux se trouvaient dans ce vaste jardin aux arbres touffus, qui s'étendait sur les derrières de l'hôtel de la rue Culture. C'était une belle matinée pleine de soleil, des brises printanières, une de ces matinées qui font aimer la vie. L'enfant jouait sur l'herbe naissante des pelouses. Le père et la mère se promenaient au bras l'un de l'autre et causaient.

— Mon ami, dit-il le comte, ne trouvez-vous pas qu'Andrea est un peu moins triste et même accablé depuis quelques jours ?

— En apparence du moins, répondit Jeanne.

— Pauvre frère !

— Oh ! fit la jeune femme avec émotion, depuis que j'ai découvert ce fatal secret, je ne vis plus, je ne dors plus, je suis torturée, mon ami.

Armand soupira.

— N'est-ce pas la main de Dieu ? murmura-t-il.

— Soit, dit-elle ; mais n'a-t-il pas assez souffert déjà ?

Le comte ne répondit pas.

— Tenez, poursuivait madame de Kergaz, je crois que si nous pouvions l'éloigner un peu de nous... de moi, du moins, ajoutez-t-elle en soupirant, le temps, l'isolement...

— Il ne veut pas nous quitter. Vous ne connaissez pas Andrea, Jeanne, ma bien-aimée. C'est une nature sauvage, énergique et passionnée, qui apporte dans le repentir la fermeté et la tenacité qu'il déployait jadis dans le crime. Il se sera persuadé que le doigt de Dieu est marqué au fond de cet amour coupable qu'il ressent pour vous malgré lui, et que les tortures qui en résultent sont une expiation à laquelle il n'a pas le droit de se soustraire.

— Armand, dit Jeanne tout à coup et comme obéissant à une soudaine inspiration, si nous allions à la campagne ? Voici le mois de mai, il fait beau ; notre petit Armand a besoin du grand air.

— C'est-à-dire, répondit le comte en souriant, que si nous allions habiter cette petite villa que nous avons au bord de la Seine, à Chatou, peut-être Andrea ne nous suivrait pas ?

— Oui... c'est cela... Vous lui confierez diverses missions à remplir...

— Et croyez-vous que, éloigné de vous, il soit moins malheureux ?

— Je le crois... du moins je l'espère...

— Eh bien, soit, dit le comte, qui regardait attentivement sa femme, fatigué de sa pâleur et de sa physionomie abattue et souffrante.

En effet, depuis que madame de Kergaz avait trouvé et dévoré le journal manuscrit du vicomte Andrea, persuadée que ce misérable l'aimait, elle était tourmentée de cette pensée et éprouvait de terribles émotions. Chaque fois que le prétendu repentir la regardait ou lui adressait la parole, à table, au salon, partout où ils se rencontraient, la pauvre jeune femme, convaincue que le malheureux endurait d'atroces souffrances, se sentait défaillir elle-même. En vain l'amour de son mari, les caresses de son enfant, toutes ces nobles joies du foyer domestique semblaient-elles se réunir pour rendre Jeanne la plus heureuse des femmes... La découverte du fatal secret avait à jamais empoisonné sa vie...

— Où voulez-vous aller ? demanda M. de Kergaz ?

— Ah ! dit-elle en souriant, je me suis prise d'amour pour la villa de Chatou.

— Je le veux bien.

— Quand partirons-nous ? demanda-t-elle avec une joie d'enfant.

— Quand vous voudrez...

— Eh bien, demain matin.

— Soit !

— Je vais faire nos malles, nos paquets ; nous emmènerons simplement ma femme de chambre et un valet de pied. Ah ! dit Jeanne qui retrouva sur ses lèvres un calme et bon sourire, je me fais une fête par avance, mon cher Armand, de nos longues promenades au bord de l'eau dans les vallons boisés, dans ce joli pays si loin et si près de Paris en même temps.

Le comte et la comtesse furent interrompus par un bruit de pas, orienté sur le sable des allées.

Ils se retournèrent et virent venir à eux Andrea. Le saint homme marchait les yeux baissés comme de coutume. A la vue de Jeanne, il parut réprimer un tressaillement nerveux. Ce tressaillement n'échappa point à madame de Kergaz, et la joie enfantine qu'elle avait un moment éprouvée disparut en présence de cette morne douleur dont elle s'accusait d'être la cause innocente.

— Bonjour, frère, lui dit le comte en lui tendant la main, comment vas-tu ?

— Très bien, répondit Andrea, s'efforçant de sourire et saluant la comtesse avec respect.

— Donne-nous donc un conseil, Andrea.

Andrea regarda le comte d'un air interrogateur.

— De quoi s'agit-il ?

— Je trouve Jeanne un peu souffrante, et je voudrais l'emmener à la campagne.

— Ah ! fit Andrea qui sut pâlir à propos et continua à tenir les yeux baissés.

— Voici le mois de mai, le printemps, les brises, nous vous lous partir demain.

— Eh bien, dit le vicomte, emmenez-moi.

Le comte fronça le sourcil.

— J'aurais pourtant besoin de te laisser à Paris.

— Je resterai, mon frère.

— Après cela, dit le comte d'un ton léger, si t'en ennues par trop, tu viendras nous rejoindre quelquefois. Nous n'allons pas très loin, à Chatou.

Les dispositions, prises sans l'avis de M. le vicomte Andrea, dérangeaient sans doute un peu ses plans, car il demeura tout pensif.

Jeanne jeta à la dérobée un éloquent regard à son mari. Ce regard signifiait :

— Il veut nous suivre... Que faire ?

Sans doute, le comte allait-il trancher la question d'une façon quelconque, lorsque l'arrivée d'un domestique, portant des lettres sur un plateau, l'interrompit.

C'étaient la lettre du jeune marquis don Inigo de los Montes et celle de M. Urbain Montonnet, que venait d'apporter un domestique de l'hôtel Meurice.

Armand lut la première avec un certain étonnement ; puis, à la lecture de la seconde, il éprouva sur-le-champ une sorte de bienveillance instinctive pour cet étranger qui le considérait déjà, avec cette confiance charmante de la jeunesse, comme son étoile polaire sur l'océan parisien.

Et il tendit les deux lettres à sa femme d'abord, puis à son frère.

— Mais, dit Jeanne, voici, il me semble, qui dérange un peu nos projets de départ.

— En quoi ?

— Vous ne pouvez, mon ami, refuser à M. Montonnet de servir de guide à ce jeune homme.

Le comte se prit à sourire.

— Folle ! dit-il, est-ce donc quitter Paris qu'aller à Chatou ?

Le marquis don Inigo viendra nous y voir quelquefois. Et puis, ne viendra-t-il point ici presque chaque jour ?

— Vous avez raison, dit la comtesse.

— Dons, mon ami, reprit Armand s'adressant à son frère, prenez ma voiture, allez à l'hôtel Meurice et priez le marquis don Inigo de nous faire l'honneur d'accepter notre dîner.

— J'y vais sur-le-champ, répondit Andrea, qui s'apercevait que ses plans étaient moins dérangés qu'il ne l'avait pensé d'abord.

Et il laissa Jeanne et Armand, qui venaient de prendre leur enfant par la main et écoutaient, en souriant, son adorable babill.

Quelques instants après, on le sait, M. le vicomte Andrea se présentait à l'hôtel Meurice, faisait sonner bien haut le nom du comte de Kergaz, traitait avec les plus grands égards M. le marquis don Inigo de los Montes, et lui disait à l'oreille, en lui faisant prendre place auprès de lui dans le coupé du comte Armand :

— Viens, mon loupveteau, je vais t'introduire dans la bergerie.

Le coupé partit au grand trot.

Alors, M. le marquis don Inigo de los Montes et M. le vicomte Andrea se regardèrent.

— Parole d'honneur ! mon fils, dit ce dernier en souriant, tu étais né pour être un gentilhomme, Marquis ou vicomte, Suédois ou Brésilien, tu as de grands airs...

— Je sors de votre école, mon oncle, répondit avec une déférence à demi railleuse le prétendu marquis.

— Ce pauvre Armand, pensa sir Williams, il va s'y laisser prendre comme un véritable uiais...

— Et sir Williams regarda très attentivement son élève.

— Tu ne ressembles pas plus à présent, dit-il, à M. le vicomte de Cambolh, que je ne ressemble à moi-même sous la pelure de sir Arthur Collins.

— Qui sait, dit Rocamboles, car c'était bien lui, si Baccarat ne me reconnaîtrait pas, elle ?

— Jamais. D'ailleurs, je la craigns peu, maintenant.

— Oh !

— Oh ! je suis redevenu pour elle un saint homme...

— En êtes-vous bien sûr ?

— Parbleu !

— Et... lui avez-vous... pardonné ?

Sir Williams laissa glisser son mauvais et diabolique sourire sur ses lèvres minces.

— Est-ce que le marquis don Inigo, demanda-t-il, serait plus bête que le vicomte de Cambolh, par hasard ?

— Mais... non.

— Alors, comment veux-tu que je pardonne à une femme qui nous coûte sept millions d'une part, et douze d'une autre ?

— C'est juste. Mais que lui réservez-vous ?

— Oh ! dit sir Williams avec calme, je ne sais pas très bien encore, mais ce sera convenable, je t'en réponds.

Et il eut un rire à glacer d'effroi.

— Seulement, continua-t-il, ce n'est point l'heure encore... Je ne songe qu'à Armand.

— Ah ! dit Rocamboles, je possède merveilleusement le coup des mille francs.

— Vrai ?

— Et je n'achèterais pas la peau du comte un petit écu. Mais interrompit Rocamboles permettez-moi de vous dire, mon oncle, que vous avez une façon originale de faire tuer les gens.

— Tu trouves ?

— Vous leur présentez d'abord leur adversaire futur comme un ami.

— Ah ! c'est que, dit sir Williams, j'ai des projets compliqués.

— Peut-on les connaître ?

— A moitié.

Et sir Williams ioisa son acolyte comme un maquignon regarde un cheval et cherche à l'évaluer.

— Marquis, dit-il, tu es assez beau garçon, tu as du sang espagnol dans les veines, tu es né sous les latitudes tropicales,

et tu dois avoir le cœur bouillant et susceptible de grandes passions.

— Voilà une phrase de l'Ambigu-Comique, murmura Rocambole, chez qui renaissait le gamin de Paris.

Sir Williams continua :

— La comtesse de Kergaz est blonde comme un épi, blanche comme un lis, belle comme une madone de Raphaël ; le marquis don Inigo de los Montes doit l'aimer à première vue.

— Hein ? fit Rocambole stupéfait.

— Ce marquis Inigo, poursuivit sir Williams avec flegme, est un vaurien, un sacrifiant qui se moque de la vertu des femmes, de l'honneur des maris, et est capable de tout. Il fera frontalement la cour à madame de Kergaz.

— Mais, mon oncle, s'écria Rocambole, vous avez la berluc !

— Nullement.

— Vous êtes toqué !

— En quoi ?

— En ce que c'est vous qui aimez la comtesse Jeanne.

— Eh bien ?

— Vous voulez donc que je vous coupe l'herbe sous le pied ?

— Niais, toujours niais ! soupira le pieux Armand.

— Mais enfin...

— Comment, butor ! exclama le baronnet, tu ne comprends donc pas que lorsque tu auras fait la cour à la comtesse, j'interviendrai, que je chercherai querrelle ?

— Plait-il ?

— Que tu te battras avec moi.

— Mais, mon oncle...

Et que, aux yeux de Jeanne, j'aurai été son sauveur, l'homme qui veillait sur son repos, le frère dévoué qui a sauvé son frère ?

— Mais... lui...

— Qui, lui ?

— Armand...

— Eh bien ! il ne saura que tu t'es battu avec moi à cause de Jeanne que plus tard... quand il se trouvera en face de toi, l'épée à la main... Comprends-tu, maintenant ?

— Ma foi ! mon oncle, murmura le prétendu marquis don Inigo, je conviens que je n'y voyais pas si loin... Décidément vous êtes, en combinaisons, de la force du pâtissier, et je m'incline devant votre supériorité.

— Tais-toi, dit sir Williams, et prends un maintien décent, drôle, nous entrons à l'hôtel de Kergaz.

— C'est bon, je redeviens marquis. N'ayez pas peur, mon oncle.

Et les deux bandits retrouvèrent l'air grave et un peu compassé de gens qui ne se connaissaient point une heure auparavant.

LXXXIX

Il nous est impossible de perdre de vue Baccarat et son jeune ami le comte Artoff.

Quelques lignes rétrospectives sont indispensables à la suite de notre histoire. Deux jours après le dénouement de ce drame terrible que sir Williams appelait, en le préparant avec sa lente et merveilleuse habileté, l'affaire Van-Hop, l'hôtel de la rue Moncey redevint tout à coup désert. La veille encore, les passants attardés dans ce quartier isolé avaient vu filtrer des lumières à travers la soie des rideaux, aperçu le coupé de la jeune femme stationnant près du perron, les domestiques aller et venir, la grille s'ouvrir et se refermer. Le lendemain, la solitude la plus complète régna dans l'hôtel et le jardin. Les persiennes furent fermées, les voitures vendues les domestiques congédiés.

Or, voici ce qui s'était passé.

La veille de ce dénouement furtif et inattendu dans le quartier, Baccarat était seule avec le jeune comte Artoff, dans cette petite pièce du rez-de-chaussée convertie en bibliothèque et dans laquelle le jeune Russe avait été reçu lors de sa première visite.

— Mon ami, disait Baccarat, vous savez aussi bien que moi, maintenant, quel est le but que je me suis proposé. Je vous ai tout dit, vous seul n'avez point été incrédule. Pour tous les autres le vicomte Andrea est un saint.

— Les autres n'ont point, comme moi, rencontré son regard, répondit le comte Artoff, je le tiens pour un misérable !

— L'audace et le courage de cet homme sont inouïs. A l'heure où je croyais le tenir, à l'heure où j'espérais obtenir de son complice la révélation de son nom, il a tout brusqué, tout changé, il s'est chargé du dénouement que j'avais préparé, d'accusé il est devenu accusateur, de patient il s'est fait bourreau. Que faire ? que dire ? L'action de cet homme m'a clos la bouche. Il a eu l'audace de me tendre la main et de me dire :

« Voilà bien les femmes ! Elles veulent triompher toutes seules. Au lieu de vous appuyer sur moi, vous avez voulu poursuivre les Valets-de-Cœur toute seules... » Et dès lors, mon ami, il a été avéré, patient, irréfutable, que le club des Valets-de-Cœur venait de perdre son chef, grâce à l'énergique vigilance de M. le vicomte Andrea, un homme de bien, qui expiait noblement des erreurs passées en se dévouant au triomphe de la vertu.

— Ah ! murmura le comte Artoff, que ne l'ai-je donc tué le jour où je le tenais au bout de mon pistolet :

— Il est certain, reprit Baccarat, que nous eussions peut-être évité de grands malheurs dans l'avenir.

— Comment ! dit le comte, vous croyez que cet homme, si souvent terrassé, ne se découragera point, enfin ?

— Jamais, j'en ai la conviction.

— Mais, contre qui se tournera-t-il ? Quel but peut-il avoir encore ?

— Ecoutez, sir Williams est un homme à renoncer à une vengeance misérable, à se consoler d'un revers en matière d'argent ; mais il a au fond du cœur une haine féroce, inextinguible, dont il enveloppe son frère... Il pardonnerait à tous les autres, s'il devait lui livrer celui-là.

— Peut-être l'assassinera-t-il ?..

Baccarat eut un amer sourire.

— Allons donc ! dit-elle, il est plus artiste que cela en vengeance. Ce n'est pas seulement la vie d'Armand qu'il veut...

— Que veut-il encore ?

— Sa fortune, sa femme, son enfant... N'avez-vous donc pas deviné, mon ami, que ce rôle d'hypocrisie si patiemment joué, ce repentir de six mois merveilleusement affectés qu'un homme aussi intelligent que M. de Kergaz s'y laisse prendre à toute heure, devaient être le chemin tortueux et habilement pratiqué dans l'ombre pour arriver à une de ces vengeances qu'on ne pourrait imaginer ? Ce qu'il faut à l'infâme Andrea, c'est se mettre aux lieu et place d'Armand ; c'est devenir, plus tard, le protecteur, peut-être le mari de sa veuve ; c'est égorger ou faire disparaître son enfant, comme son père, à lui Andrea, fit disparaître Armand et crut l'avoir à jamais enseveli dans les flots de l'Océan.

— Il nous faut la vie de cet homme, murmura lentement le comte.

— Après Armand, poursuivit Baccarat, vous sentez bien, mon ami, qu'il y a encore un être en ce monde dont il a juré l'extermination...

— Qui ? demanda le Russe.

— Moi, répondit froidement Baccarat ; moi qui ai tout fait crouler sous ses pieds, moi qui, paraissant ne point le deviner, le poursuis sans cesse ; moi qui, feignant de lutter contre un ennemi inconnu, sais bien que cet ennemi c'est lui.

— Oh ! s'écria le comte, dont un frémissement de colère qui dilata ses narines rendit son regard étincelant et donna à

toute sa physionomie une expression chevaleresque et terrible à la fois, s'il avait le malheur de toucher à un cheveu de votre tête, je le hacherais à coups de poignard.

Baccarat lui tendit la main.

— Vous êtes un noble cœur, dit-elle.

— Oh! c'est qu'on murmura le comte d'une voix à la fois respectueuse et enthousiaste, c'est que je vous aime...

— Chut! dit-elle en lui donnant du revers de sa belle main une tape sur l'épaule, vous allez vous faire gronder, enfant...

Et elle lui jeta un sourire un peu triste, mais plein d'une franche amitié.

Le comte obéit et se tut, mais son regard plein d'admiration et d'amour sembla protester contre ce silence et la défense de Baccarat.

— Mais, dit-il tout à coup, êtes-vous bien certaine que sir Williams n'a pas la conviction que vous l'avez deviné?

— Voilà, répondit Baccarat, ce que je ne puis guilmer encore; mais, en tout cas, cette conviction, il l'aura dans une heure.

— Comment cela?

La jeune femme reprit cet air grave, triste, presque sévère, qu'elle avait tout à l'heure.

— Tenez, dit-elle, écoutez-moi bien, vous allez voir que je suis un profond diplomate, en dépit de mon sexe. Sir Williams va venir ici.

— Ici!

— Oui, dans une heure.

— Est-ce possible? et pourquoi?

Baccarat ouvrit un tiroir, y prit une lettre et la tendit au comte:

— Lisez, dit-elle.

La lettre était de sir Williams, et conçue en deux lignes:

"Madame,

"Voulez-vous me recevoir chez vous, aujourd'hui, à deux heures?"

"Celui qui fut SIR WILLIAMS."

— Voilà, murmura le comte, une étrange audace.

— C'est une erreur, mon ami. Sir Williams, en osant me demander un rendez-vous, fait preuve de la plus grande prudence. Il vient me dire je ne sais quoi, la première chose venue en apparence; en réalité, il veut m'étudier une dernière fois, et pour lui, sa conviction sera parfaitement arrêtée après cette étude et cet examen.

— Vous croyez?

— Tenez, acheva Baccarat, je vais vous cacher ici. Vous entendrez tout. Si, en sortant de chez moi, sir Williams n'est point convaincu que je n'ai plus l'ombre d'un soupçon relativement à lui, je veux redevenir la honteuse créature que j'étais autrefois.

— Mais, dit le comte regardant sa montre, il est deux heures.

— Je vais vous cacher.

Le comte regarda autour de lui.

— Où? dit-il, je ne vois ni portes, ni draperies, ni embrasures de croisée qui puissent me dissimuler.

Baccarat se prit à rire:

— En effet, dit-elle, les murs sont tapissés de rayons de bibliothèque montant du sol au plafond et chargés de livres, mais il y a ici, à deux pas, une cachette que trois personnes au monde ont connue. L'un était l'architecte de cet hôtel, l'autre l'ouvrier qui le pratiqua de nuit, aidé de ma blanche main. Je m'étais convertie en apprenti menuisier; la troisième, c'est moi. Mon pauvre architecte est mort, l'ouvrier s'est retiré en province, et moi je n'ai jamais livré mon secret. Vous allez en être l'unique dépositaire.

— Comment! quand vous avez vendu l'hôtel, vous n'avez pas...

Cette cachette n'aura pu être utile qu'à moi, murmura Baccarat en baissant le front, à une époque où je redoutais de

voir deux hommes de cœur s'égorger chez moi, et le hasard a voulu que je n'en eusse jamais besoin.

A peine le comte était-il caché, qu'un coup de cloche annonça à Baccarat l'arrivée de sir Williams. Le baronnet était exact.

Deux minutes après, on l'annonça.

— Faites entrer, dit la jeune femme dont l'attitude était si naturelle et si calme, que sir Williams, après avoir jeté un regard furtif autour de lui, demeura persuadé qu'ils étaient bien seuls.

M. le vicomte Andrea était devenu humble, triste, et si naturellement, qu'il fallait chez Baccarat une conviction bien arrêtée pour qu'elle n'éprouvât point comme un remords d'avoir accusé ce saint homme.

— Ma chère enfant, dit-il à Baccarat en la saluant, et s'asseyant auprès d'elle avec un reste de familiarité respectueuse, je viens causer sérieusement avec vous.

— Je suis prête à vous écouter, monsieur le vicomte, répondit-elle.

Et elle le regarda avec une nuance de respect et d'indifférence à la fois.

Sir Williams crut même lire dans ses yeux quelque chose comme un remords.

— Ma chère madame Charmet, continua-t-il, avant de vous parler du motif qui m'amène, permettez-moi quelques mots sur notre passé commun.

— Dites, monsieur.

— Vous avez été une femme légère; un sentiment élevé vous a ramenée, un jour, dans le droit chemin. J'ai été, moi, un misérable, un voleur, un assassin, poursuivit-il en baissant la tête, et je mérite un châtement plus sévère encore que les outrages dont je suis abreuvé. Mon repentir, en effet, est quelque chose de si inouï, qu'il a fallu une permission du ciel pour que sir Williams, l'impie, tombât un jour à genoux, pour qu'il osât prier, lui, qui blasphémait depuis son enfance... Ma conversion devait nécessairement rencontrer des incrédules et vous avez été du nombre.

Baccarat se tut.

— Le jour où Armand nous confia à tous deux la mission de démasquer cette infâme association des Valets-de-cœur, je devinai à un tressaillement de votre visage que vous me considériez comme un traître.

— Je l'avoue, dit Baccarat en baissant les yeux.

— Vos soupçons m'ont affligé, mais ils m'ont prouvé que Dieu ne m'avait point pardonné encore, et je les ai acceptés comme un juste châtement. Vous vous êtes défiée de moi... Qui sait même si vous n'êtes pas demeurée convaincue que j'étais moi-même un de ces hommes que je devais poursuivre?

— Je l'ai cru, monsieur.

— Donc vous avez agi isolément, par quel moyen? je l'ignore, et vous êtes arrivée au même résultat.

— Monsieur le vicomte, dit Baccarat, voulez-vous un aveu tout entier?

— Parlez...

— Eh bien, hier encore, après que vous avez étendu cet homme sur le parquet d'un coup de poignard...

Sir Williams eut un imperceptible tressaillement.

— Ma conviction, acheva Baccarat, était à peine ébranlée.

Elle le regarda bien en face, froidement, et il soutint ce regard.

— Maintenant, dit-elle, je vous supplie à genoux de me donner une preuve, de me dire un mot qui fassent évanouir les derniers doutes qui me restent au fond du cœur.

Sir Williams baissa les yeux.

— Ecoutez, dit-il, vos soupçons, vos défiances me semblent être la main de Dieu qui continue à me frapper, et je devrais m'incliner sous le fouet vengeur et ne point chercher à vous persuader. Que voulez-vous? Je suis homme encore, j'ai le cœur noble et votre mépris me pèse.

— Mon Dieu ! murmura Baccarat qui parut subitement émue, si cependant vous étiez sincère, si, au lieu d'être un traître et un hypocrite, vous vous repentiez réellement... Mon Dieu ! quel remords me poursuivrait désormais !...

Le baronnet sentit une joie féroce lui monter au cœur au cerveau et le prendre à la gorge. Cependant il conserva son visage impassible et résigné.

— Si je vous demandais un serment, dit-il, un serment solennel, me le feriez-vous, même en me croyant coupable, même en croyant le faire à ce misérable qui foula tous ses serments aux pieds ?

— Si je faisais un serment à un forçat, je le tiendrais.

— Et bien ! je vous en demande un, celui d'ensevelir éternellement en vous le secret que je vais vous confier.

— Je vous jure, dit Baccarat, que jamais je ne répéterai un mot de ce que vous m'avez dit.

— Eh bien, reprit Andrea, vous allez peut-être trouver au fond de votre cœur, vous que l'amour toucha un jour, l'explication de mon repentir.

Baccarat tressaillit visiblement.

— Un jour, après la ruine de mes abominables espérances, je m'aperçus que j'aimais, moi, l'homme sans cœur, que j'aimais ardemment, avec un respect sans bornes, la femme que j'avais le plus outragée... j'aimais la femme de mon frère, j'aimais Jeanne.

Baccarat jeta un cri.

— Ah ! dit-elle, je vous comprends... Pardonnez-moi... pardonnez-moi...

Et elle se jeta à genoux et lui prit la main ; et sir Williams, frémissant de joie, vit briller des larmes dans ses yeux.

Il croyait avoir vaincu le sphinx.

— Ah ! dit-il, vous comprenez enfin, n'est-ce pas ? Vous comprenez que le monstre ait pu se repentir un jour, qu'un jour soit venu où il ait eu horreur de lui-même en songeant qu'il avait outragé, foulé aux pieds, violé la seule femme qu'il eût aimée ?...

Baccarat se releva et tendit la main à sir Williams.

— Monsieur le vicomte, dit-elle, voulez-vous, à votre tour, une preuve de ma conviction que vous vous êtes repenti, et que j'ai dû vous faire souffrir mille tortures par mes injustes soupçons ?

Il secoua la tête, et un sourire indulgent, le sourire du père qui pardonne à l'enfant rebelle, vint à ses lèvres.

— A quoi bon ? dit-il. Ces larmes que je vois dans vos yeux...

— Oh ! ce n'est rien encore, poursuivit-elle, tenez, tenez...

Elle retira de dessous ses vêtements une de ces armes alors tout nouvellement arrivées d'Amérique et qu'on nomme revolver.

Puis elle le lui tendit.

— Croiriez-vous, dit-elle en souriant au travers de ses larmes, que j'ai craint un moment que vous n'eussiez sur vous un stylet et que vous ne vinssiez ici pour m'assassiner ?... Eh bien, prenez cet arme que je destinais à me défendre... Maintenant, me voilà à votre merci ! Si vous êtes encore le sir Williams que j'ai connu, le voleur, l'assassin, tuez-moi... Si vous êtes, comme je le crois maintenant, le grand coupable touché par le remords, pardonnez-moi mes soupçons...

Et elle se remit à genoux.

— Merci, mon Dieu ! murmura Andrea d'une voix étouffée... la noble confiance de cette femme ne sonne-t-elle point pour moi l'heure de votre clémence ?

Et Baccarat vit rouler deux larmes sur la joue amaigrie du pénitent.

30

Entre ces deux personnages, si forts, si patients, si audacieusement intelligents et qui venaient de se mesurer avec l'arme terrible de la dissimulation, il existait pourtant une

Dans cet héroïque combat de finesse et de ruse, il y avait un vainqueur et un vaincu. Était-ce sir Williams ? Était-ce Baccarat ?

Sir Williams avait-il réellement persuadé son ennemi de l'endroit de son repentir ? Baccarat était-elle parvenue à le convaincre qu'elle y croyait ? Avait-elle joué au naturel une scène de haute comédie ?

Le comte Artoff, au fond de sa cachette, se posa la question et ne put la résoudre. Immobile, retenant sa respiration, n'osant faire le moindre mouvement qui trahît sa présence, le jeune Russe avait frissonné au moment où il avait vu Baccarat tendre son revolver à sir Williams, et il avait élevé le canon de l'un de ses pistolets à la hauteur du front de ce dernier, l'ajustant par cette ouverture ménagée entre les deux tomes de Corneille. Si en ce moment un geste, un mouvement équivoque fut échappé à sir Williams, le baronnet était mort.

Eh bien, celui qui avait été vaincu, la victime, la dupe de ce duel de diplomatie, ce fut sir Williams.

— Maintenant, pensa-t-il, Baccarat se me gênera plus. Elle me confierait sa part de paradis, persuadée que je n'y toucherais pas...

Il eut un moment la pensée d'user de la permission qu'elle semblait lui donner, et de l'étendre raide morte d'un coup de ce poignard qu'il portait toujours sur lui. Mais cette tentation fut repoussée aussitôt. Sir Williams rêvait une vengeance plus splendide qu'une mort subite.

Il releva donc Baccarat, lui pressa les mains avec effusion, la fit asseoir sur le canapé et s'assit auprès d'elle.

A présent, dit-il, nous pouvons causer de choses plus sérieuses que ma conversion.

— Je vous écoute, mon ami.

Baccarat prononça ce dernier mot sans hésitation ; et si le baronnet eût éprouvé encore l'ombre d'un doute, il se fût évanoui sur-le-champ. Mais, désormais, la conviction de sir Williams était enracinée. Baccarat ne pouvait plus se défilé de lui.

— Ma chère enfant, dit-il, je veux vous parler des événements d'il y a trois jours. Nous avons quitté l'hôtel de miss Van-Hop tous les cinq, au milieu de la nuit, nous arrêtant à ce prudent parti qu'il valait mieux attendre que la justice humaine nous demandât des comptes qu'aller lui en rendre prématurément. J'ai tué un misérable, mais enfin le commissaire de police peut trouver cela mauvais, et nous avons sagement agi en nous retirant. Or, voici ce qui est advenu : on a trouvé le lendemain Dai-Natha morte, auprès d'elle M. de Cambolh respirant encore, et ce dernier a été transporté à l'hospice Beaujon.

— Je le sais, dit Baccarat.

— Ah ça ! fit sir Williams émerveillé et souriant, vous avez donc une police ?

— Sans doute.

Et Baccarat se prit à sourire à son tour.

— Dois-je poursuivre ? demanda sir Williams.

— Certainement, car je ne sais peut-être pas tout.

— Soit état à présent d'abord désespéré, continua sir Williams, mais les médecins croient cependant pourrait le sauver.

— Ah ! fit Baccarat avec joie, tant mieux, en ce cas.

— Pourquoi, tant mieux ?

— Mais, parce que, s'il vit, nous aurons par lui les plus précieux enseignements.

Sir Williams s'inclina.

— Vous avez raison, dit-il, je n'avais point songé à cela.

— Eh bien, reprit Baccarat souriant toujours, puisque vous reconnaîtrez ma supériorité, je vais vous investir d'une mission de confiance.

— Parlez.

— Ce Cambolh doit être un aventurier, continua-t-elle, un homme affublé d'un nom d'emprunt, ayant une mission douteuse ou mal acquise, un misérable qui doit tenir par des mys-

téreuse ramifications à tout ce qu'il y a de vil, d'abject et de criminel dans les bas-fonds de la société parisienne.

— Je le crois, dit sir Williams avec calme.

— Cet homme n'a point nommé ses complices, il faut qu'il les dénonce; il n'a point livré ce secret, et ce secret nous devons l'avoir...

— Nous l'aurons.

— Je le place donc sous votre surveillance et vous m'en répondez.

— Soyez tranquille, madame.

— A partir d'aujourd'hui, vous le ferez épier; vous ferez suivre les phases de sa convalescence, recueillir chacun de ses aveux.

— Mes espions prendront note des moindres mots qu'il pourra prononcer.

— C'est bien cela. Vous m'avez compris.

— Chaque jour, reprit sir Williams, chaque fois du moins que j'aurai recueilli un renseignement nouveau sur ce misérable, je viendrai moi-même vous en faire mon rapport.

— C'est cela même. Autant que possible, mon ami, il ne faut entre nous ni lettres, ni intermédiaires.

— Il y a mieux, pourvint sir Williams, j'aimerais assez un autre lieu que celui-ci pour nos entrevues.

Baccarat se prit à sourire.

— Vous êtes fou, dit-elle. Comment avez-vous pu songer que je conserverais un jour de plus cet hôtel? Baccarat redévoient madame Charmet, et la courtisane, ressuscitée un moment pour les besoins de cette cause que nous servirons chacun de notre côté, rentre désormais dans l'ombre.

— Vous retournerez donc, rue de Bucy, dans cette froide et sombre maison qui ressemble à un couvent?

— O saint homme! dit-elle, avec une respectueuse admiration, vous oubliez votre mansarde sous les combles de l'hôtel de Kerguel... Me croyez-vous donc moins repentante que vous?

— Non, dit sir Williams.

— Alors, ne vous exagérez plus la tristesse et la morne solitude de ma froide maison, et revenez me voir rue de Bucy.

Sir Williams se leva et pressa de nouveau affectueusement la main de la jeune femme.

— Ah! dit-il, je vais m'en aller d'ici le cœur soulagé d'un grand poids.

— Et moi, dit Baccarat, je vais avoir un regard au cœur, *mon ami.*

— N'en ayez aucun, murmura-t-il, mes crimes passés m'ont mérité l'incrédulité qui me poursuit. Adieu, au revoir! plutôt. J'aurai l'œil ouvert sur ce misérable, et il ne nous échappera pas.

Il se retira.

Baccarat attendit que le bruit de ses pas se fût éteint sur le sable des allées, que la grille, se refermant sur lui, l'eût bien convaincu de son départ. Alors elle délivra le comte, prisonnier au fond de sa cachette.

— Mon Dieu! dit le jeune Russe en se montrant, mon Dieu! comme vous m'avez épouvanté!

— Moi?

— Ah! lorsque vous lui avez remis votre revolver, j'ai cru qu'il allait vous tuer...

Elle eut un de ces beaux et calmes sourires qui révèlent la femme jeune, forte, croyant à la fois en son étoile et en l'amour de l'homme qui veille sur elle.

— Enfant! dit-elle.

— Mais enfin, murmura le comte, cet homme pouvait avoir un poignard et se jeter sur vous, il pouvait s'emparer du revolver et le diriger sur votre poitrine?

— N'ésiez-vous pas là? dit-elle simplement.

— Oh! certes... je le tenais en joue...

— Et bien, dit-elle souriant toujours, qu'avais-je à craindre, en ce cas?

— Mon Dieu! nos deux balles pouvaient se croiser, et la sienne vous atteindre tandis que la mienne aurait été lui briser la tête.

Baccarat étendit sa belle main et la plaça sur la poitrine du jeune comte:

— Tenez, dit-elle, je sens à votre cœur que votre balle eût devancé la sienne.

Cette réponse était triomphante, et le comte Artoff frissonna d'émotion.

— Vous avez raison, murmura-t-il, mon regard ne l'a point quitté: s'il eût fait un geste équivoque, il était mort.

— Eh bien, demanda Baccarat, que pensez-vous de sa conversion?

— Je ne sais...

— Le croyez-vous repentant?

— Et vous? demanda le comte. Quant à moi, j'avoue ma naïveté, ma jeunesse, mon inexpérience des hommes, et je me sens impuissant à pénétrer de semblables mystères.

— M'en croyez-vous capable, moi?

— Oui, dit le comte avec conviction.

— Eh bien, retenez ceci: sir Williams, le comte Andrea, de quelque nom que vous le nommiez, est un misérable! Il s'en va persuadé qu'il n'a plus rien à craindre de moi, il me laisse convaincu qu'il a été ma dupe enfin, et que l'heure n'est pas éloignée peut-être où nous le tiendrons pieds et poings liés et le forcerons à confesser son infamie.

— Vous êtes une femme de génie, dit le jeune homme avec admiration: mais permettez-moi une question?

— Faites...

— Puisque vous avez la conviction que cet homme est le complice, le co-suffisant de celui qu'il a frappé hier d'un coup de poignard, comment lui en souffrez-vous la surveillance?

— D'abord pour m'assurer à toujours sa confiance.

— Et ensuite?

— Parce que j'ai la certitude que son complice seul pourra le démasquer en temps et lieu, et qu'il faut que ces deux hommes se revolent, qu'ils se réconcilient, qu'ils rôvent et combinent de nouveaux crimes, pour que l'un finisse par trahir l'autre.

— Ainsi, dans le cas où ce vicomte de Cambolh viendrait à guérir de sa blessure, nous le laisserions quitter l'hospice Beaujon?

— Sans doute.

— Et recommencer ces exploits?

— Ecoutez, mon ami, dit Baccarat, cet homme seul connaît sir Williams; seul, il peut lui arracher son masque d'hypocrisie; j'ai mort, notre cause est désespérée. Prions Dieu qu'il le sauve... dit-il mettre encore un nouveau crime à exécution...

— Peut-être avez-vous raison, murmura le comte Artoff, habitué depuis longtemps à se fier aveuglément à Baccarat.

Après les deux scènes que nous venons d'esquisser, nous sommes contraint d'analyser les événements de trois mois en quelques pages.

Trois jours après l'entrevue de Baccarat et du vicomte Andrea, Baccarat, réinstallé dans sa maison de la rue de Bucy, reçut la visite de M. le vicomte Andrea, qui vint lui faire verbalement le rapport suivant sur le prétendu vicomte de Cambolh:

« Le blessé est hors de danger, bien qu'il ait toujours le délire. Les médecins répondent de sa vie.

« Une version curieuse et romanesque, à cent lieues de la vérité, court sur l'événement de l'avenue Lord-Byron. »

Et sir Williams raconta ce que nous avons déjà des bruits qui couraient sur le meurtre de l'amant prétendu de l'Indienne Daf-Natha.

Baccarat parut ajouter foi à tout et congédia son assesseur en le laissant convaincu qu'elle s'en rapportait entièrement à lui.

Huit jours plus tard, il revint. Cette fois, le vicomte Andrea annonçait que le blessé entrerait décidément en convalescence, mais qu'on craignait qu'il ne demeure frappé d'idiotisme.

Baccarat se montra très affligée de cette nouvelle.

Trois semaines s'écoulèrent. Pendant ces trois semaines, sir Williams dit Baccarat au courant de toutes les paroles incohérentes du blessé, les commentant à sa manière; puis il vint lui apprendre qu'il avait été réclamé par sa mère, et lui rapporta la scène qui avait eu lieu à l'hospice et chez le juge d'instruction. Baccarat, qui tenait décidément à passer pour la dupe de sir Williams, lui enjoignit d'exercer sur le faux gentilhomme la même surveillance que par le passé, et de le suivre jour par jour, dans la mansarde de sa mère comme il a fait à l'hospice.

Sir Williams continua à lui apporter des bulletins de santé d'une merveilleuse exactitude.

Enfin, un jour, précisément le lendemain de celui où Rocamboles avait furtivement quitté la Vilette pour se rendre au Havre, sous les vêtements d'un ouvrier et par un convoi omnibus, sir Williams se représenta rue de Buci. Il venait annoncer à Baccarat que Rocamboles, décidément idiot pour le reste de ses jours, était allé en province chez un frère de sa mère, cultivateur aisé qui s'était offert à le prendre à sa charge.

— Très bien, dit Baccarat; que faut-il faire selon vous ?

— Dame ! répondit sir Williams, je ne sais trop...

— Je serais assez d'avis de ne le point perdre de vue.

— Soit. Je le ferai suivre en province.

— Où est-il ?

— Il va dans l'Anjou.

— Dans quel village ?

— J'en aurai le nom ce soir.

— Très bien, nous aviserons.

Sir Williams, de plus en plus persuadé que Baccarat avait en lui une confiance sans bornes et ne cessait de s'en rapporter à lui; sir Williams, disons-nous, allait se retirer, lorsque la porte du cabinet de travail de madame Charmet, qui, on s'en souvient, donnait dans ce grand et triste salon à boiseries de chêne noir, s'ouvrit et livra passage à la petite juive.

— Il y avait longtemps que Baccarat méditait ce coup de théâtre.

Depuis trois mois, chaque fois que sir Williams entrerait chez elle, il paraissait chercher quelqu'un ou quelque chose. Malgré lui, son regard errait çà et là et semblait demander le mot d'une énigme, qu'il ne parvenait pas à déchiffrer. Cette énigme, c'était l'absence de la petite juive.

Jamais Baccarat ne lui en parlait, jamais elle ne prononçait le nom de l'enfant, jamais sir Williams ne l'avait rencontrée.

Un moment où la porte du cabinet de travail s'ouvrit, sir Williams était tourné vers elle.

La petite juive entra souriante et courut à Baccarat.

Elle-ci vit alors tressaillir, pâlir tour à tour, puis s'empourprer rapidement le visage de sir Williams... Et elle feignit d'embrasser l'enfant pour lui donner le temps de se remettre du trouble que cette apparition subite, inattendue, avait fait naître en lui.

Deux minutes après, sir Williams était redevenu impassible et aussi calme qu'il l'était avant l'arrivée de Sarah. Il causa un quart d'heure encore, sans paraître prendre garde à l'enfant, puis il se retourna. Mais à peine était-il parti, que Baccarat renvoya la jeune fille et passa dans son cabinet de travail, où le comte Arton l'attendait.

— Eh bien ? demanda-t-il, la regardant avec curiosité.

— Mon ami, dit-elle, en ce monde, rien de complot. Cet homme si patient, si merveilleux d'attente, cet homme qu'une femme seule pouvait deviner, possède un défaut au milieu de

son impénétrable cuirasse. Il aime Sarah... et c'est par là que je le frapperai !

— Mais, dit le comte qui avait tout entendu, si son complice nous échappe ?

— Ne craignez rien, nous allons le retrouver au premier jour. Et comme si elle eût obéi à quelque mystérieuse révélation de l'avenir, Baccarat ajouta. — Il s'est reposé pendant trois mois. Sans doute, il les a employés à combiner, à mûrir quelque nouvelle et abominable machination; mais voici l'heure de l'exécution qui vient de sonner; car son complice, je le sais, moi, n'est plus idiot, et bientôt, je l'espère, nous verrons l'heure de l'expiation... A la veille du triomphe, la bête fauve tombera dans le piège que je creuse sous ses pas depuis trois mois, et l'appât que je placerai au fond de ce piège sera cette fille sur laquelle il a osé lever un regard criminel...

Le jeune Russe frissonna, car il vit luire dans l'œil de Baccarat un de ces éclairs qui précèdent la tempête, et qui semblaient lui prédire le prochain châtement de l'infâme Andrea.

XOI

Primevère, la villa que le comte de Kergaz possédait entre Chateaufort et Croissy, était une charmante résidence, isolée au bord de l'eau, loin de toute autre habitation. Elle touchait à la rivière par son jardin en amphithéâtre, lequel avait une petite porte ouvrant sur la berge. Primevère, qui tirait son nom de la précocité des grands arbres qui l'entouraient, était une petite maison aussi petite que Socrate eût pu la souhaiter, et dans laquelle M. de Kergaz et sa femme devaient nécessairement réduire le nombre de leurs domestiques.

Le comte avait acheté cette villa il y avait deux mois. Un pauvre diable, un poète, qui ne savait pas calculer le prix de la toile de maçonnerie, avait fait bâtir Primevère: il y avait dépensé son avoir, engagé son travail pour le présent et l'avenir, de telle façon que lorsque la construction avait été terminée, il s'était trouvé hors d'état de la meubler et de l'habiter.

Un spéculateur, maître maçon de son état et qui avait acheté Primevère pour un tiers de sa valeur, et le poète, désabusé des gloires et des vanités mensongères de la propriété, était parti pour l'Italie, où il était allé se consoler de la perte de sa maison et de ses illusions. Armand de Kergaz, revenant un soir de Saint-Germain en calèche découverte avec Jeanne, avait passé devant Primevère en sortant du bois du Vésinet. La comtesse avait admiré la blanche maisonnette à demi perdue sous un massif de verdure, et M. de Kergaz avait fait arrêter ses chevaux. Il avait lu, sur l'une des façades, ces mots tracés en grosses lettres:

MAISON A VENDRE

ou

A LOUER

La maison était aussi coquette au dedans qu'au dehors; on sentait que celui qui l'avait bâtie l'avait décorée pour lui, et qu'il était homme de goût.

— Cher Armand, murmura Jeanne en parcourant la villa, le petit parc, le jardin anglais, vous devriez bien acheter cela. C'est si petit, si mignon... nous y passerions le mois de mai presque seuls...

Et comme les désirs de Jeanne étaient des ordres, Armand avait acheté Primevère, et c'était là qu'il avait l'intention de passer le mois de mai tout entier, ce mois charmant près de Paris, et si froid encore en province.

Or, huit jours après celui où le marquis don Inigo de los Montes s'était présenté chez M. le comte de Kergaz, Armand et sa jeune femme étaient complètement installés à Primevère avec trois domestiques seulement, une cuisinière, un valet et une femme de chambre. Armand allait à Paris tous les jours,

et revenait chaque soir. Jeanne, son enfant par la main, s'en allait faire de longues promenades au bord de la rivière et dans cette île Croissy, verte et ombreuse, qui fait, le dimanche, les délices des petits bourgeois parisiens. Le vicomte Andrea était demeuré à Paris, selon le désir exprimé par la comtesse.

Cependant Armand, qui ne partageait point les opinions de Jeanne sur les tortures secrètes de son frère; Armand, qui savait bien que, si désespéré, si muet que soit un violent amour, la vue de la femme qui l'inspire fait moins souffrir encore que son absence, avait voulu qu'on lui gardât une chambre à Primevère; et comme il voulait flatter les manies ascétiques du grand coupable repenté, il avait choisi une mansarde tendue d'un papier à douze sous et meublée en sapin.

— Quelquefois, s'était-il dit, j'emmènerai Andrea dîner à Primevère, et je l'y garderai un jour ou deux. Si, d'une part, il souffre de la vue de Jeanne, d'une autre, au moins, il jouira de ce grand air si vivifiant, si pur et si nécessaire aux santés délabrées comme la sienne.

Mais, jusqu'alors, Andrea avait toujours, sous un prétexte quelconque, refusé de venir passer quelques heures à Primevère.

Le marquis don Inigo de los Montes, au contraire, était pour ainsi dire le commensal de la villa. Il y avait dîné trois fois en huit jours. M. de Kergaz, ayant à cœur d'être agréé à son vieil ami M. Urbain Martonnet, séduit ensuite par un certain air de naïveté plein de franchise et mêlé de ces hautes façons aristocratiques dont Rocambole avait trouvé le secret qu'on ne sait où, M. de Kergaz, disons-nous, s'acquittait en conscience de ses fonctions de mentor. Il avait conduit le jeune Brésilien à l'Opéra, aux Bouffes, à la Comédie-Française, aux premières courses de la Marche et de Chantilly, l'avait présenté dans quelques salons, et notamment chez madame Fernand Rocher, qui avait donné un bal.

Le marquis paraissait aimer beaucoup les exercices du corps; il adorait les chevaux. Armand lui avait fait acheter un magnifique cheval irlandais de robe azeux brûlé. C'était à cheval que le marquis allait ordinairement de Paris à Chatou, seul-souvent, quelquefois en compagnie d'Armand.

M. de Kergaz, nous l'avons dit, allait à Paris presque tous les jours et revenait chaque soir à Primevère. Lorsque le jeune Brésilien l'accompagnait, ce dernier quittait généralement la villa vers dix ou onze heures du soir.

Un matin, en arrivant à Paris, M. de Kergaz trouva une invitation assez bizarre qui était parvenue la veille au soir à son intendant. Un jeune peintre, à qui le comte avait jadis rendu service, qu'il avait protégé, encouragé et fait connaître dans le monde, se mariait. Il suppliait son protecteur d'honorer de sa présence son modeste bal de noces. Armand pouvait-il refuser? Cependant il avait précisément, la veille, invité le marquis don Inigo à une promenade dans la forêt de Saint-Germain où il devait chasser le lendemain, en lui promettant de le faire assister aux émotions nouvelles pour lui d'un laissez-courre. Entre ces deux engagements, Armand demeura un moment indécis.

Cependant il fit cette réflexion, que les princes chassaient souvent à Saint-Germain, tandis que son jeune protégé ne se marierait qu'une fois. Et il écrivit un mot au Brésilien pour l'excuser. Puis il dit à Andrea: "Tu seras bien aimable, cher frère, d'aller ce soir à Primevère." Et il lui tendit l'invitation du peintre.

Andrea tressaillit et Armand le vit pâlir.

— Tu vas me trouver bon, dit Armand, mais je suis si peu habitué à laisser Jeanne seule le soir, que je ne serai réellement tranquille que si tu vielles sur elle.

— Mais... mon frère... balbutia Andrea.

— Va donc dîner avec elle, poursuivit Armand, tu y prendras possession de la chambre que nous t'y avons fait préparer, et tu avertiras Jeanne que je rentrerai fort tard, vers quatre ou cinq heures du matin.

Andrea parut se résigner à un grand sacrifice, mais il accepta et il partit vers cinq heures par les troisième classes du chemin de fer, comme un petit rentier du Marais qui calcule sagement une économie de six sous. Il arriva à Primevère à l'heure du dîner.

Jeanne attendait son mari. Lorsque Andrea lui apprit qu'il était retenu à Paris, et que ni lui ni le jeune Brésilien ne venaient, la comtesse éprouva une impression mêlée de joie et de tristesse. Le marquis don Inigo, elle ne savait pourquoi, lui faisait peur. En apprenant qu'elle ne le verrait point, elle fut comme soulagée, malgré le chagrin qu'elle éprouvait de l'absence de son mari.

M. le vicomte Andrea continua à jouer merveilleusement son rôle de victime résignée, d'homme torturé qui se complait dans ses tortures. Il eut le courage de dîner tête à tête avec cette femme qu'il aimait dans le silence et le mystère de son cœur, de baisser pudiquement les yeux quand elle le regardait, et de lui offrir son bras pour cette promenade quotidienne que Jeanne faisait chaque soir après le dîner.

À la nuit, ils rentrèrent.

Jeanne prit un flambeau et lui dit:

— Allez, mon cher frère, je vais vous faire conduire chez vous.

Elle sourit avec tristesse en prononçant ces derniers mots.

— Cet appartement, murmura-t-elle, est la plus petite mansarde de la maison. Armand connaissait vos goûts, et il vous l'a destinée.

— Mon frère a eu raison, répondit-il humblement, et je suis persuadé, néanmoins, que c'est encore beaucoup trop pour un pauvre pêcheur comme moi.

Et il la salua comme s'il eût voulu éviter de prolonger un entretien qui le torturait.

— Pauvre homme! pensa la comtesse en se retirant.

Et elle se prit à songer que le malheureux l'aimait, et qu'il avait dû horriblement souffrir durant cette longue soirée de tête-à-tête pendant laquelle il avait constamment senti son bras sur le sien.

Lorsque Jeanne fut partie M. le vicomte Andrea ouvrit sa croisée et s'accouda sur l'entablement. Comme un général d'armée à la veille d'une bataille, le baronnet semblait vouloir étudier le terrain. Il connaissait cependant la villa. Il y était venu lors de l'acquisition; puis il était revenu alors qu'on la décorait et la mettait en état de recevoir ses nouveaux maîtres. Enfin, ce jour-là, en homme habitué à tout juger d'un coup d'œil, il avait gravé en quelques minutes dans sa tête tout le plan intérieur et extérieur de l'habitation. On aurait pu dire que sir Williams, en s'accoudant à la croisée, faisait une simple récapitulation.

Il était alors près de dix heures, la nuit était noire, presque orageuse. L'ombre enveloppait le jardin. On entendait le murmure de la rivière sur son lit de cailloux sans apercevoir son sillon d'argent. Un profond silence s'était fait dans la villa.

Les trois serviteurs étaient couchés; Jeanne seule veillait encore... On pouvait le supposer, du moins, à la lueur d'une lampe projetée vers les massifs d'arbres, clarité qui s'échappait des croisées de son appartement, située au premier étage.

M. de Kergaz, Andrea le savait, conservait, même à la canicule, ses habitudes parisiennes. Elle se levait tard, et ne se couchait jamais avant minuit, lisant ou brodant d'ordinaire dans une petite pièce attenante à sa chambre à coucher et convertie en boudoir.

— Allons! pensa sir Williams, je ne joue pas précisément de malheur depuis quelque temps, et tout vient à point. Les domestiques couchent sur le derrière de la maison, tandis que la chambre de Jeanne est sur le devant et donne dans le jardin... Ils n'entendront rien... Allons ouvrir la poterne.

Le saint homme descendit alors sur la pointe du pied, s'arrêtant presque à chaque degré de l'escalier, tant il redoutait d'éveiller quelque écho endormi; puis, continuant sa marche

avec les mêmes précautions, et arrivé au bas de l'escalier, malgré les ténèbres qui l'environnaient, il sut trouver son chemin. On est dit qu'il était pourvu de la propriété merveilleuse départie à la race feline, et que sa pupille, dilatée dans l'obscurité, avait le don de voir. Sans hésiter, il se dirigea à gauche, vers une serrure chaude dont la porte était toujours ouverte, y pénétra, la traversa dans toute sa longueur, et arriva ainsi dans le jardin. Là, il s'arrêta de nouveau et leva les yeux sur la façade de la maison.

La fenêtre du boudoir de Jeanne était toujours éclairée et entr'ouverte, laissant entrer les chaudes bouffées de ce vent d'orage qui régnait depuis le coucher du soleil et auxquelles commençaient à se mêler quelques gouttes de pluie.

Sir Williams remarqua un arbre, un tilleul, planté tout près du mur, et qui montait verticalement vers cette croisée, de telle façon que les branches de son couronnement étaient écartées de quatre ou cinq pieds à peine de l'entablement de la fenêtre.

— Bon ! pensa-t-il, le drôle est agile comme un chat, il sautera cela à pieds joints.

Il se remit en marche, portant ses souliers à la main, de façon à ne laisser aucune trace de ses pas dans le sable, et choisissant les allées les plus obscures. Il arriva ainsi jusqu'au mur du bord de l'eau ; puis il rejoignit la poterne, qui était fermée par un simple verrou. L'ancien pick-pocket était trop versé dans l'art d'ouvrir les serrures et de tirer les verrous sans les faire crier pour arracher le moindre bruit à celui-là. La porte tourna sur ces gonds sans éveiller aucun écho, et sir Williams le tira sur lui avec les mêmes précautions.

— Allons à la rencontre de mon drôle, se dit-il ; pourvu qu'il soit exact !

Il remit alors ses souliers et remonta lentement la berge, prêtant l'oreille au moindre bruit et cherchant à pénétrer l'obscurité de son regard.

Lorsqu'il fut à cent mètres de la ville, il s'arrêta pour écouter. Il avait entendu un bruit lointain... comme les pas pressés d'un homme attardé.

— Ce doit être lui ! se dit-il.

Et il avança encore.

Le bruit se rapprocha ; bientôt il devint facile à distinguer.

Alors, au lieu d'avancer toujours, il s'assit fort tranquillement dans l'herbe et s'y tint immobile.

Les pas approchaient. Bientôt sir Williams distingua une ombre plus noire encore que les ténèbres de la nuit, et qui paraissait se mouvoir. Puis, à mesure que cette ombre s'avancait, il crut distinguer, à intervalles inégaux, un petit bruit métallique, le bruit d'un éperon heurtant un caillou.

Cette fois il fut fixé :

— C'est lui ! se dit-il.

Il tira un briquet de sa poche, le battit, et en fit jaillir une gerbe d'étincelles, puis il alluma un cigare qu'il prit dans sa poche.

Et il continua à demeurer assis dans l'herbe.

Mais c'était un signal sans doute, car l'ombre, qui avançait toujours et n'était plus qu'à une faible distance, fit quelques pas encore, et une voix ayant un accent tout à fait méridional se fit entendre.

— Monsieur, disait la voix, vous seriez bien aimable de me donner un peu de feu.

— Avec plaisir, senor, répondit sir Williams, qui venait de reconnaître le jeune marquis brésilien don Inigo de los Montes, avec plaisir...

Les deux complices jugèrent tantôt de poursuivre à haute voix ce colloque.

Don Inigo s'avança jusqu'à sir Williams assis dans l'herbe. Celui-ci se leva et dit :

— C'est bien... Tu es exact.

— Etes-vous prêt, mon oncle ?

— Sans doute ; et toi ?

— Oh ! moi, soyez tranquille...

— Sais-tu ton petit discours ?

— Comme un jeune premier.

— Seras-tu pathétique, entraînant, irrésistible enfin ?

— J'ai vu tous les mélodrames joués au boulevard depuis quinze ans.

— C'est bien, marchons.

Et ils se mirent en route le long de la berge, et la descendirent jusqu'à la villa.

Arrivés à la porte du jardin, sir Williams leva de nouveau les yeux sur la façade, remarqua avec joie que la lumière brillait toujours à la fenêtre où Jeanne se tenait, et montrant l'arbre qui se dressait devant cette croisée :

— Tiens, souffla-t-il à l'oreille de Rocambole, un homme qui a jeté le lazzo dans les pampas et parcouru les forêts vierges doit savoir grimper aux arbres. Voilà ton chemin... Attends cinq minutes, le temps qui m'est nécessaire pour rentrer fort tranquillement chez moi et y jouir d'un profond sommeil.

Sir Williams rentra dans la villa avec les mêmes précautions qu'il avait prises pour en sortir, et le marquis don Inigo de los Montes attendit...

XOII

En effet, et malgré l'heure avancée pour la campagne, madame la comtesse Jeanne de Kergaz n'était point couchée encore. Assise devant un métier à broder, elle travaillait... ou plutôt elle rêvait. Momentanément séparée de son cher Armand, la jeune femme, en rentrant chez elle et s'y trouvant seule, s'était sentie toute triste. C'était la première fois, depuis quatre années que durait son bonheur, qu'elle allait se trouver seule pendant une longue soirée. Cependant Armand s'absentait pour un motif légitime, et la lettre affectueuse et charmante qu'il lui avait écrite n'était-elle pas de nature à faire prendre patience à sa femme ?

Elle se répéta tout cela ; elle se dit même qu'il était onze heures passées, que sûrement Armand reviendrait au point du jour dans sa voiture ; que quelques heures à peine la séparaient du moment où elle le reverrait... Et, malgré tout, elle ne put bannir une vague et anxieuse inquiétude.

Qu'avait-elle à craindre pourtant ? Elle était sous la sauvegarde de domestiques dévoués : Andrea, ce frère dont le repentir avait fait un saint, était dans la maison... Et Jeanne avait foi désormais, en l'homme qui, jadis, l'avait outragée si cruellement.

Son esprit alarmé, et cherchant en vain la cause de ses alarmes, se reporta tout à coup vers le marquis don Inigo de los Montes. A cette pensée, à cette image qui semblait se dessiner claire et nette dans son imagination troublée, madame de Kergaz tressaillit.

Pourquoi et comment expliquer cette singulière appréhension, si ce n'est que la femme la plus pure, la plus chaste et naïve sera toujours d'une extrême clairvoyance à l'endroit des attaques qui seront dirigées contre son cœur ? Elle saura le prix d'un regard, d'un soupir, d'un sourire ; elle pressentira le sens mystérieux d'un tressaillement... Et le marquis n'avait pas dit un mot ou laissé échapper un geste qui pût blesser ou simplement effaroucher madame de Kergaz ; et pourtant Jeanne avait deviné que, peu soucieux des devoirs que lui avait imposé le cordial et chaleureux accueil de son mari, cet homme avait l'audace de l'aimer... Bien plus, elle en avait peur. Elle devinait instinctivement que cet étranger, au teint olivâtre, aux cheveux d'un noir de jais, dont toute la personne avait comme un cachet de fatalité sombre, serait capable de tout, même d'un crime, à l'heure où il obéirait à quelque passion fantastique. Malgré elle, Jeanne frissonnait en songeant au marquis...

Que pouvait-elle faire cependant ? Pouvait-elle dire à Armand : " Ne recevez plus ce jeune homme... j'ai deviné sa pensée." C'était inadmissible, monstrueux, impossible, car c'eût été dire à son mari : " J'ai peur de moi autant que de lui... et je vous avoue ma faiblesse." Et puis, qui sait ? elle se trompait peut-être...

Cependant, ce soir-là, quelque effort qu'elle tentât, Jeanne vit sa pensée assaillie par le souvenir du Brésilien. Pourtant, il n'était pas venu... pourtant, il ne viendrait pas... car il était onze heures passées, une heure où tout le monde est couché, à la campagne, une heure où une femme comme la comtesse de Kergaz ne saurait recevoir personne en l'absence de son mari. Jeanne se dit qu'elle était folle, et, quittant son ouvrage commencé, elle s'approcha de la croisée. Elle espérait reposer son front, un peu alourdi par cette inquiétude vague qui la tourmentait, à la fraîcheur de l'air de la nuit... Mais le temps était orageux, le ciel pesant. Un vent brûlant courbait les grands arbres du jardin et leur arrachait des craquements lugubres. Une large goutte de pluie tomba sur la main de Jeanne. Un moment elle songea à fermer sa croisée ; mais elle était femme et curieuse, c'est-à-dire téméraire... Elle ne voulut pas avoir peur de l'orage, elle éprouva comme une sorte d'impatience de voir les premiers éclairs sillonner la voûte noire et plombée du ciel.

Elle se remit à sa broderie et se prit à songer à Armand. Elle le suivit, en pensée, dans ce bal de petits bourgeois, où il aurait précédé sans doute par son renom de bienfaisance et de vertu ; elle le vit le point de mire de tous les regards, fêté, admiré, béni par tous, et elle se sentit fière de son noble et bien-aimé Armand... Et pendant quelques minutes elle oubliâ sa solitude, son isolement, le temps qui passait, et elle s'identifia si bien avec son époux, qu'elle crut être avec lui, son bras posé sur son bras. Mais un bruit la fit tressaillir et l'arracha à son rêve. Il lui semblait qu'elle avait entendu des pas dans le jardin. Jeanne retourna à la croisée, se pencha en dehors et écouta. Les ténèbres étaient opaques. On n'entendait d'autre bruit que celui des arbres craquant sous les souffles avant-coureurs de l'orage.

— C'est le vent, pensa Jeanne. Je suis folle avec mes terreurs.

Elle prit sur une étagère un livre de piété et l'ouvrit. Quelques minutes s'écoulaient, pendant lesquelles elle essaya de se réfugier en Dieu tout entière... mais elle tressaillit de nouveau... Cette fois, elle croyait bien avoir entendu craquer des pas sur le sable des allées.

Elle retourna à la croisée... Toujours même obscurité, même silence.

Alors la jeune femme se moqua d'elle-même en se traitant de visionnaire, et, pour se donner du courage, elle prit un flambeau et passa dans la pièce voisine, où dormait son enfant... Le petit Armand sommeillait paisiblement. Jeanne s'arrêta quelques instants à le contempler, muette, anxieuse, souriante, ayant peur qu'un souffle ne lui échappât trop bruyant et ne vint à l'éveiller. Puis elle se pencha sur lui avec délicatesse, une légèreté infinie, effleura d'un baiser les boucles blondes de sa chevelure, et s'en alla, sur la pointe du pied, jusque dans le boudoir... Mais soudain elle recula d'un pas, comme frappée de stupeur, l'œil attaché avec épouvante vers la croisée, qu'encadrait le feuillage touffu du tilleul indiqué par sir Williams à Rocambole, et au milieu duquel la comtesse de Kergaz crut apercevoir deux points lumineux, deux yeux étincelants et dirigés sur elle.

Le baronnet Andrea, un homme qui a longtemps exploité ce sentiment humain si bas, si vulgaire, qu'on nomme la peur, savait par expérience que les grands effrois sont muets et ne se traduisent d'ordinaire que par une sorte de prostration, de complète paralysie des sens. En indiquant au prétendu Brésilien l'escalade de l'arbre, sir Williams avait calculé

que la terreur de Jeanne, en voyant entrer chez elle un homme par la fenêtre, serait telle qu'elle ne pourrait jeter un cri...

Sir Williams ne s'était point trompé. Jeanne demeura muette, l'œil attaché sur ces deux points lumineux... Sa gorge crispée ne trouva aucun son ; son bras raidi refusa de s'étendre vers un cordon de sonnette... Elle recula d'un pas, puis d'un autre, et se trouva adossée au mur.

En ce moment, les deux points lumineux changèrent de place, une ombre s'agita dans le feuillage. Puis cette ombre bondit...

Et Jeanne de Kergaz, frissonnante, glacée d'horreur, vit tomber devant elle un homme qui s'était lancé, avec la légèreté d'un tigre, des dernières branches du tilleul sur le paravent de sa chambre. Cet homme, elle le reconnut, et tout son sang se figea alors dans ses veines... C'était le marquis don Inigo de los Montes.....

Il est de ces effrois, de ces stupeurs suprêmes que la plume est impuissante à décrire. En se voyant en présence de l'être qu'elle redoutait instinctivement, de cet étranger qui osait pénétrer chez elle par la fenêtre, au milieu de la nuit, madame de Kergaz fut saisie d'une épouvante voisine du délire, et elle se demanda si elle n'était point le jouet d'un cauchemar.

Mais le bandit avait l'audace de son rôle ; il osa la saluer et lui dire :

— Pardonnez-moi, madame, le périlleux chemin que j'ai pris pour arriver jusqu'à vous, et veuillez me permettre quelques mots qui expliqueront, je l'espère, mon étrange conduite.

Le marquis s'exprimait avec calme, et sa voix était si naturelle, si régulièrement timbrée, que madame de Kergaz se demanda si, en effet, quelque motif impérieux, mais qu'il allait expliquer sur-le-champ, ne l'avait point contraint à prendre cette voie.

Et elle le regardait, toujours stupéfaite, toujours muette, et n'ayant plus la force d'appeler au secours.

— Madame la comtesse, reprit don Inigo appuyant la main sur son cœur, je suis gentilhomme et sais le respect qui vous est dû. Ne me condamnez donc point sans m'entendre...

Et il demeura à distance, tête nue, dans une attitude respectueuse et suppliante qui calma un peu l'effroi de la jeune femme.

— Madame la comtesse, poursuivit-il, si je me suis introduit chez vous, au milieu de la nuit, comme un voleur, c'est qu'un motif impérieux et sans réplique, une nécessité fatale et indomptable m'y poussaient. Permettez-moi de m'expliquer, et, je vous le demande à genoux, au nom de ce qu'il y a de plus sacré à vos yeux, n'appellez pas, ne me faites pas chasser avant de m'avoir entendu.

La voix de don Inigo était si suppliante et si respectueuse, que Jeanne, retrouvant enfin l'usage de ses membres, sinon celui de sa voix, laissa échapper un geste qui signifiait :

— Parlez...

Don Inigo reprit :

— Ce que j'avais à vous dire, madame, est un secret de telle nature, que ni votre mari, ni vos gens, ni personne au monde ne le peut entendre que vous.

Et comme une sorte d'étonnement semblait, pour madame de Kergaz, succéder à son effroi de tout à l'heure :

— Venir ici avec le comte, poursuivit le Brésilien, était donc impossible... Venir sans lui, me faire annoncer par vos gens, c'était vous compromettre odieusement... Et pourtant... il appuya la main sur son cœur... pourtant, acheva-t-il avec tristesse, ce secret était là, et il m'étouffait.

Madame de Kergaz tressaillit et crut deviner.

— Monsieur... dit-elle avec fierté, et recouvrant enfin sa voix.

— Oh ! fit don Inigo avec chaleur, écoutez-moi un seul moment. Et il se mit à genoux...

Madame de Kergaz n'eut pas la force d'appeler. Elle demeura debout, sans voix, sans respiration. On eût dit un condamné qui attend la lecture de sa sentence.

— Madame la comtesse, reprit don Inigo, toujours respectueux mais ferme, je suis né dans ces chaudes contrées où l'homme, roi de la nature, ne s'irrite des obstacles que pour les vaincre, où l'impossible possède un véritable attrait.

Jeanne écoutait frémissante et ne voulait pas deviner où il en voulait venir.

— Je suis venu à Paris, poursuivit-il, poussé par une force inconnue, attiré vers un but mystérieux et qu'il m'était impossible de deviner. J'ai vingt-cinq ans, je jouis d'une fortune fabuleuse, je suis le roi souverain de vastes solitudes où hommes et troupeaux m'appartiennent... C'est vous dire que fortune et isolement me pesaient, et que je venais à Paris y chercher une compagne de mon choix, une femme dont je serais l'esclave et dont je ferais ma reine.

La comtesse se méprit ou espéra du moins se méprendre à ces paroles. Elle crut que don Inigo songeait à se marier et qu'il venait s'ouvrir à elle et demander son appui.

— Cette femme, continua-t-il, inconnue et cependant adorée, il y a huit jours, je l'ai trouvée enfin.

Il s'arrêta, et son front se couvrit d'une vive rougeur.

La comtesse attendait avec anxiété.

Il reprit :

— Cette femme, je l'ai trouvée. Ah ! fit-il avec amertume, je sais bien que des obstacles s'élèvent entre nous, que le monde et ses préjugés ont creusé entre elle et moi de profonds abîmes ; mais qu'importe ! j'ai dans mon cœur des trésors de tendresse pour les combler. J'ai foi en mon amour, foi en mon étoile...

Jeanne se reprit à trembler. Elle songea qu'elle était seule... seule en cette villa presque déserte, seule de Paris, loin de son cher Armand, ce protecteur du ciel, seule en présence de ce fou qui parlait avec témérité de quelque amour étrange et impossible.

— Cette femme que j'aime, continua don Inigo avec exaltation, cette femme de qui me séparent les lois et les préjugés du monde, j'ai juré de la conquérir et de la faire mienne... je me suis juré de l'emmener sous le ciel éternellement bleu de mon pays, au milieu de nos vastes solitudes, plus belles et plus enviables que vos cités d'Europe... de lui donner un peuple d'esclaves, de passer moi-même ma vie tout entière à ses genoux...

Ce langage insensé finit par arracher la comtesse à sa torpeur morale. D'un geste, elle imposa silence au marquis don Inigo.

— Monsieur, lui dit-elle, était-ce donc pour me dire ces choses... insensées...

— Insensées, soit, dit-il, mais vraies... mais sincères... mais parties du cœur...

Et il la regarda avec audace.

— Monsieur, dit la comtesse avec une froide dignité, vous oubliez certainement qui je suis...

— Hélas ! non, madame...

— Vous oubliez que M. de Kergaz, mon mari, continua Jeanne, vous a ouvert sa maison...

— Non, je ne l'oublie point...

Et sa voix était ferme et nuancée d'une odieuse infamie.

— Madame, interrompit-il brusquement, vous avez deviné de quelle femme je voulais vous parler tout à l'heure ? s'écria-t-il en fléchissant un genou ; celle que j'aime, celle que je me suis juré de conquérir, cet être adoré entre lequel et moi je supprimerai, je renverserai tous les obstacles ; cette femme, c'est vous !...

Et il se releva, fit un pas vers elle, voulut prendre ses mains et y poser ses lèvres perfides.

Jeanne recula, poussa un cri terrible, et dit d'une voix affolée : — A moi, Armand ! à moi !...

— Il n'est pas ici, ricana le misérable, il est loin... et vous...

Il n'acheva pas... Une porte s'ouvrit, un homme apparut subitement, le visage étincelant de courroux, et frappant d'un soufflet la joue de l'audacieux coupable :

— Infâme ! exclama-t-il d'une voix tonnante.

XOIII

Or, cet homme qui arrivait au secours de Jeanne éperdue, ce sauveur que la Providence semblait envoyer juste à l'heure où madame la comtesse de Kergaz, la noble et chaste compagne d'Armand, allait être outragée, ce n'était pas Armand lui-même, comme on aurait pu le croire, c'était M. le vicomte Andrea ; Andrea ou sir Williams, c'est-à-dire cet ange des ténèbres, ce génie du mal qui échafaudait pièce à pièce la ruine de cette noble maison, qui avait préparé avec sa lente et tenace habileté cette scène d'audace, qui venait de faire outrager la plus sainte des femmes et, se réservant le rôle du *dens ez machina*, survenait pour avoir l'air de sauver celle dont il préparait depuis si longtemps la perte.

À la vue de celui qu'elle considérait comme un libérateur, comme un ami, comme le frère dévoué de son époux, Jeanne jeta un cri de joie :

— Ah ! murmura-t-elle, je suis sauvée.

Elle le regarda, tremblante encore, mais déjà rassurée et pleine de confiance.

Le vicomte Andrea n'était plus en ce moment cet homme au front humble, au regard baissé, ce pénitent courbé sous le remords. Un éclair de courroux illuminait son visage et lui donnait un reflet martial et terrible. Son attitude était celle de ces vieux gentilhommes qui dégainaient l'épée pour défendre l'honneur de leur écusson et toute la fierté d'une vieille race.

Jeanne crut voir Armand de Kergaz lui-même.

Il se tourna vers elle d'abord et lui dit avec une sorte de sévérité :

— Madame... il faut que les trois personnes qui se trouvent ici demeurent seules à jamais dans le secret de l'outrage que vous avez subi.

Et comme Jeanne se taisait, il fit un pas vers don Inigo, en lui disant froidement :

— Monsieur, vous êtes un lâche !

— Monsieur ! exclama le prétendu Brésilien, qui joua admirablement la peur.

Le vicomte Andrea sortit tranquillement un pistolet de sa poche, et l'arma avec méthode.

— Monsieur, lui dit-il, choisissez : ou vous allez vous tenir tranquille et m'écouter... ou je vais vous brûler la cervelle.

Le Brésilien se croisa les bras et parut céder à la force.

— Monsieur, continua le baronnet, la femme que vous avez eu l'audace d'outrager et à laquelle vous avez osé faire entendre un inqualifiable langage est la femme de mon frère. Cela veut dire, monsieur, qu'un de nous deux est de trop en ce monde.

Le Brésilien s'inclina.

— Monsieur, poursuivit Andrea, nous devons nous battre sans qu'on puisse jamais supposer le motif de notre querelle, et comme j'ai votre vie entre mes mains, que rien au monde ne pourrait m'empêcher de vous tuer, j'usurai de ce droit si vous ne me donnez votre parole d'honneur de respecter éternellement ce mystère.

— Je vous la donne, monsieur, dit don Inigo.

Andrea abaissa le canon de son pistolet et cessa de tenir le marquis en joue.

— Vous allez sortir d'ici, continua Andrea, vous en allant comme vous êtes venu... Vous retournerez à Paris.

— J'y serai à vos ordres, monsieur, dit fidèlement le Brésilien.

— Attendez, fit Andrea, d'un ton impérieux, attendez donc. Et, regardant la comtesse : Il ne faut pas, continua-t-il, que M.

de Kergaz puisse jamais supposer que je me bats avec l'étranger à qui il a noblement ouvert sa maison, parce que cet homme a eu l'audace de vicier indignement cette hospitalité.

— Il ne le saura pas, monsieur, murmura don Inigo.

— Pour cela, reprit le comte, il est nécessaire de laisser passer une journée tout entière. Armand sait que je suis ici... si je me bats avec vous demain, il devinera que vous êtes venu. Dans vingt-quatre heures, je vous enverrai mes témoins.

— Je les recevrai, monsieur.

— Nous nous battons au pistolet.

Don Inigo fit un geste de répugnance marquée.

— Monsieur, dit froidement Andrea, je vous comprends, vous avez le préjugé de l'épée; mais avec cette arme on se blesse souvent, rarement on se tue... Au pistolet, on se manque; mais on recommence, et l'on finit par se tuer. Or, je vous l'ai dit, l'un de nous est de trop...

— C'est bien, monsieur, dit froidement don Inigo.

— Après-demain-matin donc, dit Andrea en lui montrant du doigt la fenêtre.

Don Inigo s'inclina, salua la comtesse en frissonnant, se dirigea vers la croisée, enjamba l'entablement et disparut.

Alors le vicomte Andrea regarda madame de Kergaz, Jeanne était pâle, muette, comme saisie d'horreur.

Andrea lui prit la main.

— Rassurez-vous, madame, lui dit-il, vous n'avez plus à courir aucun danger.

La voix de son libérateur sembla rappeler Jeanne à elle-même. Elle pressa la main du vicomte et se prit à fondre en larmes.

— Ah! merci, merci, murmura-t-elle, vous êtes mon sauveur.

— Je veille sur l'honneur des miens, répondit Andrea d'un ton solennel et plein d'emphase. Reposez-vous, madame, nul ne viendra maintenant troubler votre sommeil. Adieu... bonne nuit...

Et M. le vicomte Andrea fit un pas de retraite.

— Mon frère, dit Jeanne avec l'accent de la prière, vous ne vous battez point, n'est-ce pas?

— Il le faut.

— Mais c'est impossible! Je ne le veux pas. Je n'ai pas juré, moi, je préviendrai Armand, Armand ne le verra pas.

— Il est certain, dit Andrea, que si Armand apprend ce qui s'est passé, ce n'est pas moi qui me battraï, c'est lui.

— Lui! dit-elle frémissante.

— Ma chère-sœur, murmura l'hypocrite, vous savez bien qu'il est en ce monde des circonstances où toute justice humaine pâlit devant cette loi suprême qu'on nomme le code de l'honneur. Vous n'avez donc pas deviné, pauvre femme, que l'homme qui, s'il n'est châtié, ira, dans huit jours, se vanter dans un club d'avoir pénétré chez vous, au milieu de la nuit?...
— O infamie!

— Or, reprit Andrea, pressant affectueusement la main de Jeanne, voulez-vous que ce soit Armand qui se batte?

Elle tremblait de tous ses membres et ne répondait pas.

— Armand, le plus noble et le meilleur des hommes? poursuivit Andrea.

Et comme elle se taisait toujours:

— Je suis au contraire, moi, reprit-il, un être déshérité, sans amour et sans famille...

— Ah! s'écria Jeanne, vous êtes ingrat. N'avez-vous pas un frère... une sœur qui vous aiment?...

Il passa la main sur son front et détourna la tête.

— Oui, dit-il, vous êtes nobles et bons tous deux, mais puis-je oublier mes crimes, et ne dois-je pas considérer comme un moyen de réhabilitation que le ciel m'envoie cette occasion de châtier un misérable ou de mourir pour vous?

Jeanne était éperdue.

— Mon Dieu! dit tout à coup Andrea, prêtant l'oreille,

écoutez N'entendez-vous pas un bruit de voiture, là bas, dans le lointain...?

Elle prêta l'oreille.

En effet, on entendait fort distinctement un roulement de roues sur la grande route, à une certaine distance.

— C'est Armand qui revient, dit Andrea.

— Ah! quelle joie! s'écria Jeanne, qui oublia tout.

— Madame, dit vivement Andrea, il ne faut pas qu'Armand me trouve ici... Comment expliquerions-nous ma présence chez vous, à minuit passé?

— Eh bien, adieu, mon frère.

— Non, je ne partirai point ainsi, dit-il avec fermeté.

— Votre parole que le plus profond mystère régnera sur les événements de cette nuit.

— Je vous la donne...

— Vous me laisserez battre?...

Elle hésita.

— Oh! c'est affreux! dit-elle.

— Il le faut.

— Eh bien!... Ah! je prierai Dieu avec tant de ferveur qu'il m'exaucera.

— Adieu! dit-il, à demain!

Et il s'en alla et remonta chez lui.

— O pécheur, mon compère, murmura-t-il, tu as décidément du bon, et tout cela tourne à ravir!

Andrea et la comtesse de Kergaz avaient eu une fautive alerte, ce n'était point la voiture d'Armand qu'ils avaient entendu rouler dans le lointain. Le comte ne revint qu'à cinq heures du matin et à cheval. Lorsqu'il entra, tout était calme dans la villa.

Jeanne, brisée par les émotions de la nuit, avait fini par s'endormir. Son mari entra sur la pointe du pied et ne l'éveilla point.

Andrea, lui aussi, dormait avec cette tranquillité qui sied aux grands courages. Il ne sortit de la chambre que vers dix heures du matin, à l'heure du déjeuner; il était fort calme et se montra presque gai. Deux heures après-il quitta Primevère, après avoir obtenu d'un regard, jeté à la dérobée à la comtesse, l'assurance nouvelle qu'elle se tairait; puis il s'en retourna à Paris, et se rendit à pied rue de Suresnes, où il s'arrêta à la porte d'un hôtel garni de triste apparence.

L'hôtel avait une allée noire dans laquelle il disparut, après avoir jeté dans la rue un cauteloux regard autour de lui, afin de bien s'assurer qu'il n'était pas suivi.

Il frappa au carreau graisseux d'une loge de portier.

— Qui est là? demanda une voix enrouée.

— Moi! fit Andrea.

Une vieille tête chauve se montra, reconnut Andrea, lui tendit une clef et une lettre écrite sur du gros papier et cachetée avec de la mie de pain.

Andrea s'élança dans l'escalier tortueux, auquel une corde servait de rampe, et, tout en montant au cinquième étage, il ouvrit la missive, qui ne contenait que ces mots: "Venez, je vous attends..."

Aucune signature ne les accompagnait.

Or, une heure après environ, nous eussions retrouvé le protégé de M. Urbain Mortonnet, banquier au Havre, M. le marquis don Inigo, dans son petit appartement de l'hôtel Maurice fumant un cigare et attendant un visiteur. Ce dernier n'était autre que sir Williams, qui était allé rue de Suresnes reprendre pour la circonstance la perruque blonde et le teint rougeâtre de sir Arthur Collins. Il était impossible de reconnaître en lui ce vicomte Andrea, pâle et blême, qui, huit ours avant, était venu chercher en grande pompe le jeune étranger pour le conduire à l'hôtel de Kergaz.

Le nègre majestueux, sous la peau noire duquel on eût vainement cherché maître Ventura, l'intendant de madame

Melassis, introduisit sir Arthur avec tout le cérémonial usité sous les latitudes transatlantiques, et l'hôtel Maurice tout entier demeura persuadé que le prince brésilien ne voyait que des personnages de la plus grande distinction.

Sir Arthur introduit, le marquis relégua maître Vouture dans l'antichambre, ferma la porte, tira les portières et s'assura qu'il était bien seul avec son visiteur.

— Bonjour, mon adversaire, dit sir Arthur en entrant.

— Bonjour, mon oncle.

— Comment vas-tu ce matin ?

— Assez mal. Je n'ai pas dormi...

— Eh ! oh ! fit sir Arthur d'un ton moqueur, mes deux soufflets seront-ils la cause de ton insomnie ?

— Je le crois.

— Imbécile !

— Dame ! fit Rocambole naïvement, un gentilhomme qui reçoit des soufflets...

— Ah ça, faquin ! dit sir Arthur, je crois, le diable m'emporte ! que tu as fini par te prendre au sérieux.

— Parbleu !

— Eh bien, puisque nous nous battons demain... il me sera égal que tu auras satisfaction de tes deux soufflets.

— Oh ! dit Rocambole, si je faisais mon compte en bonne conscience, je pourrais aussi titionner aussi un coup de poignard...

Le flegme avec lequel Rocambole prononça ces mots fit tressaillir le baronnet. Celui-ci le regarda attentivement.

— Tr. railles, drôle ?

— Oui et non.

— Comment, oui et non ?

— I ame ! fit le prétendu marquis brésilien, il me semble qu'il serait temps de régulariser un peu nos positions respectives.

— Je ne comprends pas, dit froidement sir Arthur Collins.

— C'est pourtant bien facile, mon oncle.

— Tu crois ?

— Sans doute.

Le baronnet s'assit et regarda fort attentivement Rocambole.

— Serait-il question d'argent ?

— Tout juste.

— Eh bien, que veux-tu savoir ?

— Je voudrais, autant que possible, un titre, une valeur sérieuse, quelque chose qui pût me représenter convenablement les cinquante mille livres de rente dont je dois hériter à la mort de ce pauvre comte de Kergaz.

— Ta réclamation est légitime.

— Ah ! vous en convenez...

— Mais là où il n'y a rien, le roi perd ses droits, reprit sir Arthur, et je ne puis te donner ce que je n'ai pas encore...

— C'est drôle ! murmura Rocambole, j'avais pensé, mon oncle, que vous pourriez me souscrire une reconnaissance d'un million portant la date de l'année prochaine, signée de votre vrai nom d'Andrea, tuteur du fils unique de feu M. le comte Armand de Kergaz.

— C'est très facile, dit sir Arthur.

— Alors, vous n'y voyez pas d'obstacle ?

— Aucun.

— Vous ne signerez cela ?

— Quand tu voudras.

— Mais tout de suite, alors, dit le marquis don Inigo.

— Non pas, dit froidement sir Williams.

— Et pourquoi ?

— Parce que, acheva le baronnet, j'aime autant renvoyer cela à après demain. Tu pourrais me tuer par étourderie, demain matin, tandis que, le soir on attend un million, on est prudent.

— Vous avez raison, mon oncle, murmura Rocambole, résigné à attendre.

XCVI

Le lendemain matin, vers onze heures, le comte et la comtesse de Kergaz vinrent passer la journée à Paris.

A peine Armand était-il installé dans son cabinet de travail, occupé à dépouiller sa correspondance, que son frère Andrea se présenta.

— C'est toi ? dit le comte, le reconnaissant.

Le vicomte Andrea avait une attitude solennelle, triste et pleine de dignité à la fois.

— Pardonnez-moi, mon frère, de vous déranger, dit-il, mais il y a urgence.

Une sorte de métamorphose s'était opérée en lui. Ce n'était plus l'homme courbé par le remords, aux yeux humblement baissés, à la tournure inquiète et servile, le grand coupable qui se reconnaissait indigne entre tous et plaçait un laquais bien au-dessus de lui. Sous l'impulsion d'un sentiment que le comte eût vainement cherché à pénétrer, Andrea s'était redressé. Il portait la tête haute, son regard était plein d'assurance ; il avait boutonné militairement sa longue redingote, et son visage respirait une certaine audace, un je ne sais quoi de belliqueux qui sentait bien plus le gentilhomme que le dévot. L'étonnement de M. de Kergaz, à qui rien de tout cela n'échappa, fut si grand qu'il ne put trouver un mot pour le manifester. Il se contenta de regarder son frère et d'attendre que celui-ci prit enfin la parole.

— Armand, dit Andrea avec calme, je ne sais pas si le repentir ou le remords qui m'accablent depuis quatre années ont fini par me réhabiliter à vos yeux...

— Oh ! certes, dit Armand, si Dieu t'a réhabilité comme moi...

— Mon frère, poursuivit Andrea avec quelque hésitation, nous avons eu la même mère...

— Oui...

— Et nous sommes... gentilhommes.

— Je le crois, dit Armand en souriant.

— Eh bien, n'est-il pas vrai qu'il est parfois pour un gentilhomme, si coupable qu'il soit à ses yeux, si dénigrant de ce titre qu'il ait été, d'impérieuses, d'inevitables nécessités ?

— Explique-toi, mon frère.

— Croyez-vous qu'il soit des cas où un homme insulté puisse faire autrement qu'aller sur le terrain ?

Armand tressaillit.

— Un duel ! fit-il.

— Nécessaire, dit laconiquement Andrea.

— Tu as... un... duel ?

— C'est-à-dire que je suis forcé de me battre.

— Mais, pourquoi ?

Andrea ne répondit pas.

— Avec qui ?

Même silence.

— Par exemple ! dit le comte stupéfait, je ne m'attendais pas à une semblable nouvelle. Comment ! toi, Andrea, le pieux et le repentant, l'homme détaché des choses d'ici-bas, tu veux obéir à un préjugé ?

— Il le faut !

Le comte se frotta les yeux.

— Voyons, dit-il, je crois que je rêve !

— Non, dit Andrea.

— Ainsi, tu as un duel ?

Le vicomte fit un signe de tête affirmatif.

— Et avec qui te bate-tu ?

— Mon frère, dit gravement Andrea, vous êtes un grand et généreux cœur, vous avez pardonné à l'infâme, et vous ne me refuserez pas une grâce...

— Parle.

— Je ne puis vous nommer mon adversaire que lorsque vous m'aurez fait deux promesses.



André fit un pas, puis un autre encore, et le canon de son pistolet toucha la poitrine du marquis.

- | | |
|---|--|
| <p>— Quelle est la première ?</p> <p>— Vous me servirez de témoin.</p> <p>— Belle question ! Et la seconde ?</p> <p>— Vous ne me demanderez pas, vous ne me demanderez jamais la cause de ce duel.</p> <p>— Comment ! fit le comte, je ne saurai pas pourquoi tu te bats ?</p> <p>— Non, mon frère.</p> <p>— Mais enfin, le motif, c'est-il grave ?</p> <p>— J'ai été outragé dans ce que j'ai de plus cher au monde.</p> <p>— Par qui ?</p> <p>— Ah ! je votre parole que vous respecterez mon secret, Armand ?</p> <p>— Je te la donne.</p> | <p>— Eh bien, je me bats avec le marquis don Inigo de los Montes.</p> <p>Le comte de Kergaz jeta un cri.</p> <p>— Mon protégé ! dit-il, l'homme que m'a recommandé le vieux Mortonet !</p> <p>— Précisément.</p> <p>— Mais... c'est impossible !</p> <p>— J'ai votre parole, dit froidement André, et vous n'y avez jamais manqué.</p> <p>— Étrange ! murmura Armand.</p> <p>André se tut.</p> <p>— Ainsi le marquis t'a outragé ?</p> <p>— Oui.</p> <p>— Et tu veux le battre ?</p> |
|---|--|

-- Oui.

-- Mais on peut arranger cette affaire, peut-être... dis ?

-- Mon frère, répondit tristement le vicomte Andrea, si un remède avait pu être apporté à cette querelle, je ne fusse pas venu vous trouver.

-- Mais enfin...

-- J'ai votre parole que vous me servirez de témoin, récita Andrea d'une voix nette et ferme.

-- Soit, dit le comte.

-- Eh bien, reprit Andrea, habillez-vous en ce cas.

-- Comment ! tu veux te battre aujourd'hui ?

-- Non, demain au jour. Mais il faut aller voir le marquis.

-- C'est bien, je le verrai.

Armand sonna son valet de chambre et se fit habiller.

Andrea était, aux yeux d'Armand, un homme pieux. Il se prit donc à penser que son frère devait avoir, pour oser transgresser la loi chrétienne, un de ces motifs impérieux qui contraignent parfois l'homme le plus éclairé, le plus dépourvu de préjugés, à descendre dans l'arène.

Et puis Armand était fils d'une race de soldats, et le sang se réveille toujours à de certaines heures... Il blâmait son frère, au fond de son âme, mais il ne le désapprouvait pas.

Andrea voulait se battre, Andrea voulait que son frère lui servit de témoin... Armand n'avait plus rien à lui objecter. Il était prêt.

-- Ah ça, lui dit-il tout à coup en s'habillant, tu es l'offensé ?

-- Oui.

-- Alors tu as le choix des armes ?

-- C'est mon droit.

-- Tu prends l'épée ?

-- Peu m'importe !

-- J'aimerais mieux l'épée...

-- Soit ; mais cependant...

-- Qu'est-ce ? demanda M. de Kergaz.

-- Je ne sais pas, dit Andrea, si je vous ai jamais dit que j'avais eu le bras droit cassé en Amérique.

-- Non, je ne crois pas.

-- Eh bien, depuis cet accident, j'éprouve une grande difficulté à faire des armes, et je suis persuadé que j'aurais lieu, sur le terrain, de me repentir du choix de l'épée.

-- Très bien ; tu te battras au pistolet.

M. de Kergaz acheva, en parlant ainsi, sa toilette du matin et demanda son coupé bas. Puis il entra chez Jeanne, qui était déjà levée, et lui annonça qu'il se ferait peut-être attendre pour le déjeuner.

Jeanne avait deviné où allait son mari. Elle eut le courage de rester fidèle à la promesse qu'elle avait faite. Elle ne le questionna point, et le laissa sortir. La pauvre femme avait passé la reste de la nuit à prier.

La scène nocturne que nous avons racontée, l'audace de don Inigo, l'intervention terrible d'Andrea, tout cela n'avait cessé de représenter à sa mémoire avec une effrayante exactitude. Puis elle songeait en frissonnant à cette rencontre devenue inévitable entre le marquis et Andrea... L'un ou l'autre pouvait être tué... Et alors, au fond de sa vie si chaste, si pure, il y aurait du sang... Un homme serait mort à cause d'elle.

Lorsque Armand se fut éloigné, Jeanne sentit sa force d'âme s'évanouir, et ses larmes tarries un moment se remirent à couler.

Armand, cependant, se faisait conduire à l'hôtel Maurice, où, selon toute probabilité M. le marquis don Inigo de los Montes devait attendre patiemment les témoins de son adversaire le vicomte Andrea.

A dix heures du matin, M. le marquis don Inigo dormait encore, lorsque maître Venture, devenu, on le sait, le plus beau-nôgre du monde, annonça à son maître la visite de M. le comte Armand de Kergaz.

L'appartement occupé par le Brésilien, à l'hôtel Maurice, était composé d'une antichambre, d'un petit salon et d'une chambre à coucher.

Le nègre fit asseler le comte au salon et alla réveiller son maître.

Dix minutes après, M. le marquis don Inigo de los Montes, enveloppé dans une magnifique robe de chambre en velours bleu, à retrousis cerise, qui lui donnait bien plutôt l'apparence d'un charlatan que celle d'un homme bien élevé, sortit de sa chambre à coucher et vint saluer le comte.

A sa vue, Armand s'était levé.

M. de Kergaz avait, dans les occasions solennelles, une tenue sévère, digne et pleine de distinction. Il était simple et fier sans affectation, grave et mesuré sans aucun parti pris d'être prudent.

-- Monsieur le comte, dit le marquis don Inigo, veuillez me pardonner de vous avoir fait attendre.

Il avança un siège à M. de Kergaz. Celui-ci demeura debout.

-- Monsieur le marquis, dit-il, vous devez deviner, je présume, le but de ma visite matinale ?

-- Je m'en doute, monsieur.

-- Je sais le fondé de pouvoirs de M. le vicomte Andrea, mon frère.

-- Monsieur, répliqua le faux marquis avec une certaine arrogance, autant j'étais charmé et flatté de recevoir M. le comte de Kergaz, dont je suis l'obligé, autant je suis peiné de le voir arriver chez moi chargé d'une semblable mission.

Et le marquis salua.

-- Je vous ferai observer, monsieur, dit froidement le comte, que je suis le frère de l'homme que vous avez outragé.

Le marquis s'inclina sans répondre.

-- J'ignore le motif d'une querelle que je déplore, poursuivit Armand, motif qui, m'a dit Andrea, doit demeurer secret entre vous.

Le marquis eut un signe de tête approbatif.

-- Mais, quel qu'il soit, je dois me renfermer strictement dans mon rôle de témoin.

-- Je vous écoute, dit Rocambole, demeurant également debout.

-- Il paraît que mon frère est offensé.

-- Oui, monsieur.

-- Je crois voir, à votre attitude, qu'il n'y a pas d'accommodement possible ?

-- Hélas ! non.

-- Donc, puisque nous sommes l'offensé, nous avons le choix des armes.

-- J'y consens de grand cœur.

-- Nous nous battons au pistolet.

-- Très bien.

-- Demain, à sept heures, au bois de Vincennes, si vous le voulez bien.

-- C'est convenu, monsieur.

La mission d'Armand était remplie, il n'avait plus un mot à ajouter. Il salua l'adversaire d'Andrea et prit congé.

Le prétendu marquis le reconduisit avec une politesse affectée jusqu'au bas de l'escalier et rentra chez lui.

Armand remonta en voiture.

-- Rue d'Isly, dit-il au cocher.

Dé nos jours, les duels où chaque adversaire n'a qu'un seul témoin sont si rares, si peu usités, que M. de Kergaz ne songea pas une minute à assister tout seul M. le vicomte Andrea, son frère. Il se rendit chez Fernand Rocher.

Depuis trois mois, le bonheur avait de nouveau étendu ses ailes sur l'hôtel de la rue d'Isly. Fernand était devenue la plus heureuse des femmes, et Fernand passait sa vie à ses genoux pour se faire pardonner ses erreurs. Depuis trois mois, aucun nuage n'avait assombri leur calme horizon, aucun souvenir de

la tempête n'était venu les assaillir, auox vagues indico n'avait pu leur faire craindre des malheurs à venir.

On se souvient peut-être qu'au moment où sir Williams, sous le déguisement de sir Arthur Collins, s'échappait des mains du comte Artoff et sautait de la fenêtre du salon dans le jardin de l'hôtel de Trézouille, tandis que cette dernière était frappée de folle, que Fernand et Léon, stupéfaits de cette scène qui venait d'avoir lieu, demandaient avec instance le nom de ce *deus ex machina* invisible et insaisissable, de ce Protée qui, toujours poursuivi, se dérobait sans cesse à toutes les poursuites ; on se souvient, disons-nous, que Baccarat avait gardé un morne silence, dédaignant de répondre. Baccarat savait bien qu'elle seule n'avait point été dupé du repentir de sir Williams ; quo ni Fernand, ni Léon n'ajouteraient foi, pas plus qu'Armand lui-même, à ses accusations, hélas ! jusqu'à présent non appuyées de preuves ; et, en femme prudente qui marche sans relâche à son but, elle s'était juré d'attendre et de ne point donner inutilement l'éveil à Andrea.

Nous avons besoin de rappeler ces circonstances pour expliquer la démarche de M. de Kergaz auprès de Fernand Rocher et l'empressement avec lequel celui-ci l'accueillit.

Lorsque le comte se présenta à l'hôtel de la rue d'Isly, Fernand et sa jeune femme n'étaient point seuls. Un troisième personnage, bien connu de nous, Baccarat, était avec eux.

Deux mots suffirent pour légitimer la présence de la pauvre repentie dans le salon de la vertueuse et belle madame Rocher. Après le dénoûment de l'horrible intrigue dans laquelle Fernand eût infailliblement laissé sa fortune et sa vie, sans l'énergique intervention de Baccarat, le mari d'Hermine, touché de tant de dévouement et d'abnégation, avait tout avoué à sa femme.

Alors madame Rocher, émue jusqu'aux larmes, était allée elle-même chez Baccarat, et elle lui avait ouvert ses bras en lui disant : « Soyez ma sœur, mon amie, ma compagne, et aimez-moi comme je vous aime. » Et l'ange du repentir, à dater de ce jour, avait eu un libre accès dans cette maison qu'elle avait sauvée de la ruine, et, quoi qu'elle eût pu faire pour se soustraire à la reconnaissante affection d'Hermine, elle avait été contrainte de se présenter quelquefois à l'hôtel de la rue d'Isly. D'ailleurs, Hermine la chargeait souvent de répandre des secours, des aumônes, et c'était pour lui rendre compte d'une mission de ce genre qu'elle était venue ce matin-là, et avait été contrainte d'accepter le déjeuner de famille.

Les deux époux et leur libératrice, qui tenaient l'enfant sur ses genoux, étaient donc à table, lorsque l'on annonça le comte de Kergaz.

Baccarat eut comme un pressentiment de quelque chose de grave, et elle tressaillit profondément en voyant entrer Armand. La tristesse solennelle répandue sur les traits du comte de Kergaz acheva d'éveiller l'attention inquiète de la jeune femme, et sa pensée se reporta, malgré elle, à sir Williams, à ce malfaisant génie qu'elle n'avait point renoncé à démasquer un jour pour l'écraser sous son pied victorieux.

— Mon ami, dit le comte à Fernand en saluant les deux femmes, j'ai à vous demander un service et deux minutes d'entretien seul à seul.

XCV

Fernand se leva, serra la main du comte et lui dit :

— Venez, passons dans mon cabinet.

Le cabinet de Fernand était attenant à la salle à manger.

Le comte y suivit Fernand.

Alors Baccarat se leva de table à son tour, et s'approcha d'Hermine.

— Madame, lui dit-elle vivement, je vais vous demander une chose bien étrange.

Hermine la regarda.

— Une chose inouïe, presque honteuse, plus qu'indiscrète.

— Mon Dieu ! expliquez-vous.

— Tenez, poursuivit rapidement Baccarat, pardonnez-moi, mais j'obéis en ce moment à un pressentiment.

— Que voulez-vous dire ?

— Mes pressentiments m'ont rarement trompée, et je suis sûre que vous, M. Fernand ou le comte, avez intérêt à ce qui va se passer entre ces deux messieurs.

Hermine demeura stupéfaite.

— Chère dame, reprit Baccarat, je vous en supplie, s'il est un moyen que j'entende la conversation de M. de Kergaz et de M. Rocher, indiquez-le moi.

L'accent de Baccarat avait quelque chose de mystérieux et de prophétique, dont Hermine fut vivement impressionnée.

— Venez donc, dit-elle ; vous avez déjà sauvé mon mari une fois et j'ai confiance en vous. Venez !

Elle la prit par la main, l'entraîna vers une porte qui donnait dans le grand salon, et la conduisit dans une pièce attenante, comme la salle à manger, au cabinet. Seulement, la porte qui réunissait ces deux dernières pièces fermait mal et on pouvait tout entendre au travers.

Hermine l'indiqua du doigt à la jeune femme.

Baccarat se glissa sur la pointe du pied jusqu'à cette porte et prêta l'oreille.

Or, voici ce que disait Armand à Fernand Rocher :

— Mon cher ami, auriez-vous la moindre répugnance à servir de témoin dans un duel ?

— Moi ! dit Fernand, non. Pourquoi cette question ?

— C'est que j'ai besoin de vous.

— Comment ! s'écria Fernand ému, vous vous battez ?

— Moi ? non.

Fernand respira.

— Ah ! dit-il, vous m'avez effrayé.

— Mais je suis témoin, poursuivit Armand, j'ai besoin d'un second.

— Je suis à vos ordres.

— Merci !

— Mais, dit Fernand, qui donc assistons-nous ?

— Mon frère.

— Votre frère ! s'écria M. Rocher, qui crut avoir mal entendu.

— Oui, mon ami.

— Votre frère... Andrea ?

— Andrea, répéta le comte.

— Vous êtes fou ou je rêve, dit Fernand abasourdi.

— Je me suis dit la même chose il y a une heure... continua M. de Kergaz.

— C'est à n'y rien comprendre, mon cher comte.

Au nom d'Andrea, Baccarat s'était prise à écouter avec une attention pleine d'anxiété, se disant :

— J'avais le pressentiment qu'il allait être question de lui.

— Voyons ? reprit Fernand, expliquez-vous donc, mon cher comte.

— Vous savez, répondit Armand, quelle vie d'expiation et de repentir mène ce pauvre frère...

— Si Dieu ne pardonne pas à celui-là, dit Fernand d'un ton convaincu, à qui donc pardonnera-t-il jamais ?

— Vous savez, continua Armand, combien Andrea est humble, doux, inoffensif, depuis sa conversion. Jugez de mon étonnement lorsqu'il est venu, ce matin, m'annoncer résolument qu'il se battait, et me prier de lui servir de témoin.

— Mais, dit Fernand, à qui se bat-il ?

— Avec un jeune Brésilien, le marquis don Inigo de los Montes.

— Comment ! dit Fernand Rocher, cet étranger qui vous a été recommandé ?

— Précisément.

— Et pourquoi se bat-il ?

— Mystère ! murmura Armand. Il a exigé de moi ma parole que je ne le questionnerais point sur la cause de ce duel

Fernand était stupéfait.

— Ainsi, reprit Armand, je compte sur vous, mon ami ?

— Je suis prêt.

— Demain, chez moi, à six heures du matin. L'arme choisie est le pistolet.

Et le comte se leva et serra la main de Fernand.

Baccarat retourna dans la salle à manger avec les mêmes précautions de silence, et posa un doigt sur ses lèvres en regardant Hermine.

Quand le comte et Fernand sortirent du cabinet, ils retrouvèrent les deux femmes à table et ne soupçonnèrent point qu'ils avaient été entendus.

Le comte parti, Fernand jugea inutile de confier à sa femme et à Baccarat ce que lui avait dit Armand. Il sortit après le déjeuner, et madame Rocher demeura seule avec Baccarat.

— Chère madame, dit alors celle-ci, me garderez-vous le secret ?

— Je vous le promets, répondit Hermine.

Baccarat quitta à son tour l'hôtel de la rue d'Isly et courut chez le comte Artoff.

— Montez dans ma voiture, lui dit-elle, et gagnons les Champs-Élysées, j'ai besoin de vous.

Le comte lui prit les deux mains et la regarda avec amour :

— Ne suis-je pas votre esclave ? dit-il en montant auprès d'elle.

— Non, vous êtes mon ami.

— Soit ; mais vous savez bien que vos désirs sont des ordres pour moi.

— Eh bien ! obéissez moi, dit-elle en souriant et s'asseyant auprès de lui avec l'abandon charmant d'une sœur aînée.

Et elle lui raconta ce qu'elle venait d'entendre.

— Vous seul croyez à l'infamie de cet homme, dit-elle ; vous seul savez bien que je ne poursuis ni un rêve ni une chimère.

— Oh ! certes, dit le comte.

— Eh bien ! continua Baccarat, je suis certaine que, sous ce duel, il y a une nouvelle machination de l'infamé sir Williams. Connaissez-vous ce marquis don Inigo ?

— Tenez, dit le comte, le voilà qui passe à cheval.

— Vous le connaissez donc ?

— On me l'a montré hier au Bois.

— Il faut que vous m'ayez sur lui des renseignements minutieux, poursuivit Baccarat.

— Je les aurai.

— Puis, demain, vous m'accompagnerez au bois de Vincennes. Je veux voir...

— Nous verrons...

Le comte Artoff reconduisit Baccarat chez elle et se rendit à son cercle.

Il espérait y obtenir quelques renseignements sur ce marquis don Inigo de los Montes. Il était alors midi.

Le cercle était à peu près désert. Cependant le jeune Russe trouva le baron de Manerve occupé à écrire ses lettres dans le fumoir du cercle.

— Parbleu ! lui dit le baron, je suis assez content de vous voir, cher ami ; on me disait au Bois, ce matin même, que vous étiez mort...

— La plaisanterie est charmante.

— Mort socialement parlant, bien entendu...

— Je ne comprends pas, dit le comte.

— C'est facile, pourtant. On appelle mort, dans notre monde, un homme qui, comme vous, disparaît tout à coup...

— Ai-je disparu ?

— Depuis trois mois on vous a vainement cherché un peu partout, au Bois le matin, à l'Opéra le soir, au club la nuit, à La Marche et à Chantilly le dimanche.

— Je m'en retire, mon ami.

— Allons donc !

— Je m'occupe de peinture et de musique.

Le baron eut un franc éclat de rire.

— Dites que vous êtes amoureux.

— Et de qui, mon bleu ?

— Mon cher, dit gravement le baron, je vais vous dire comment et de qui vous êtes amoureux.

— Voyons.

— Vous aimez Baccarat, mais non point la folle créature que nous avons connue jadis, non point la Baccarat des soupers et du jeu dont elle a pris le nom. La Baccarat que vous aimez est une femme sérieuse et positive, qui a bravement accompli ses vingt-huit automnes à vos vingt années, et s'est prise à songer que vous pourriez bien, un jour ou l'autre, l'épouser en un coin de votre frêle patrie, et lui reconnaître une dot de cent et quelques villages.

— Ça ? demanda gravement le jeune seigneur russe.

— Ça ? Mais c'est tout.

— Ah !

— Écoutez donc, mon cher, ne jouez pas au sphinx avec moi, qui vous ai présenté et ai fait votre bonheur. Je sais où plutôt je devine tout...

— En vérité ?

— Après quinze jours de lune de miel, Baccarat vous aura persuadé qu'elle était une honnête femme et qu'elle aspirait à vivre dans la solitude avec vous, sous un unique amour ?

— Peut-être...

— Alors elle a quitté la rue Mancey, fait une éclipse nouvelle, et elle est allée se cacher dans un tout petit coin de votre hôtel de la rue de la Pépinière, où vous la gardez à peu près comme les dragons gardaient les trésors. Mais voici le printemps avec ses brises tièdes, ses roses, ses ombres fraîches et bouffées. Demain vous partirez tous deux, en berline de voyage, et vous irez vous épouser à Pétersbourg ou à Moscou, n'est-ce pas ?

Le comte avait couru froidement et sans l'interrompre le baron de Manerve.

Quand celui-ci eut fini, il le regarda.

— Baron, lui dit-il, avez-vous douté jamais de ma parole ?

— Jamais.

— Eh bien, je vous affirme que Baccarat n'a jamais passé vingt-quatre heures chez moi.

— Bah ! fit le baron, bonné.

— Maintenant, ajouta le comte, si vous êtes réellement mon ami...

— Je le suis.

— Vous me ferez une promesse.

— Parlez, mon cher.

— Vous prendrez avec moi l'engagement de ne jamais me parler de Baccarat, et vous m'en questionnerez point sur elle.

— Soit, dit M. de Manerve, qui pensa que son jeune ami avait rompu avec Baccarat, et que le chagrin qu'il avait éprouvé de cette rupture était la cause de cette retraite de trois mois, à laquelle il avait paru se condamner.

— A présent, continua le comte, voulez-vous me rendre un service ?

— Belle question !

— Pour des raisons à moi connues, je désirerais avoir des renseignements certains sur un étranger de distinction qui se trouve actuellement à Paris. Peut-être en avez-vous ouï parler ?

— Son nom ?

— Le marquis don Inigo de los Montes. C'est, dit-on, un Brésilien.

— Parbleu ! dit M. de Manerve, je n'entends parler depuis hier que de ce monieur-là.

— Comment ça ? demanda le comte évidemment intéressé.

— Le marquis don Inigo, poursuivit M. de Manerve, est, en effet, un Brésilien d'origine espagnole. Il est fort beau et a un visage satanique.

— Depuis quand est-il à Paris ?

— Depuis quinze jours environ. Il loge à l'hôtel Meurice. Sans un très gros diamant qu'il porte au médium de la main droite, ce serait un homme assez élégant... Il monte bien à cheval, parle mal le français, et se montre très assidu à l'Opéra. C'est là que je l'ai vu hier au soir.

— Connait-il beaucoup de monde à Paris ?

— Je ne sais. On l'a vu plusieurs fois avec le comte de Kergaz ; et, chose bizarre ! il paraît qu'il s'est pris de querelle avec le frère du comte.

— Ah ! dit le jeune Russe, un peu étonné que le baron possédât ces détails.

— J'ai appris cela par hasard tout à l'heure.

— Comment, et par qui ?

— Par un de nos amis, James O'B..., un jeune Irlandais que vous connaissez et qui est très à la mode sur le turf depuis qu'il a failli se tuer en sautant une barrière de cinq pieds.

— Je le connais, dit le comte.

— Le marquis don Inigo a rencontré James à Chantilly ; ils ont lié connaissance ; ils se sont retrouvés hier à l'Opéra. Or, ce matin, le marquis est venu le prier de lui servir de témoin et de lui trouver un autre second.

— Et, demanda le comte, l'a-t-il trouvé, cet autre témoin ?

— C'est moi, dit le baron.

— Vous ! exclama le jeune Russe, étonné que M. de Manerve se mêlât des affaires de gens qui lui étaient presque inconnus.

— Mon cher, répondit le baron, j'ai, en matière de duel, des principes bien arrêtés.

— Peut-on les connaître ?

— Sans doute. Quand il s'agit d'une affaire arrangeable, passez-moi le mot, je ne me résous au rôle de témoin qu'avec répugnance, et que lorsqu'il est question d'un ami qui m'est essentiellement cher. Que voulez-vous ? j'ai servi ; les militaires n'aiment point ces affaires d'honneur qui se terminent par un déjeuner. C'est mesquin, sinon ridicule.

— Je suis de votre avis.

— Mais, reprit le baron, s'il est question d'une affaire sérieuse, sans accommodement possible, où il n'y a qu'à monter en voiture et aller sur le terrain ; oh ! alors, je suis moins scrupuleux, je sera de témoin au premier venu, du moment que ce premier venu est un homme bien élevé. Je ne connais pas don Inigo, mais je connais James.

— Ce duel ne peut donc être évité ?

— Il paraît que non. Le marquis et son adversaire gardent le secret sur leur querelle. James n'en sait pas plus long que moi là-dessus. Tout ce qu'il a pu me dire, c'est que, demain à six heures, j'irai le chercher dans mon américaine, que nous irons de là à l'hôtel Meurice, où nous prendrons le marquis, et que l'affaire aura lieu au bois de Vincennes.

— Quelle est l'arme ?

— Le pistolet.

— Le marquis est-il l'offer sé ?

— Non. C'est son adversaire qui a eu le choix de l'arme.

— Mon cher baron, dit le jeune comte en serrant la main de M. de Manerve, je vous remercie mille fois.

— Ah ça, dit le baron, pourquoi diable m'avez-vous demandé tous ces détails ?

— Je tenais à les avoir.

— Connaissez-vous le marquis ?

— Je ne l'ai jamais vu.

— C'est au moins singulier, convenez-en.

— Ecoutez, dit le comte, si vous êtes réellement mon ami, vous me rendrez un service.

— Lequel ?

— Vous ne parlerez à âme qui vive de notre conversation.

— Je vous le promets, quoique...

— Oh ! dit le comte, posant un doigt sur ses lèvres, ceci n'est point mon secret. Ne me questionnez pas...

— Comme vous voudrez. Adieu...

Les jeunes gens se serrèrent la main, et le comte quitta le cercle, remonta en voiture et se fit conduire rue de Buci, chez madame Charmet.

— Lorsqu'il arriva, il trouva Baccarat seule avec la petite juive.

— Je vous apporte des renseignements sur don Inigo, dit le comte en entrant.

— De qui les tenez-vous ?

— Du baron de Manerve, qui lui sert de témoin contre Andrea.

— Manerve est votre ami, n'est ce pas ?

— Oui. Vous le savez...

— Pouvez-vous compter sur lui ?

— Aveuglément.

— Eh bien, peut-être pourra-t-il nous servir...

— Comment cela ?

— Tenez, dit Baccarat, écrivez-lui un mot et demandez-lui un rendez-vous pour ce soir, chez vous, à huit olos.

— Bien, j'obéis.

Et le comte, en effet, écrivit, sous la dictée de Baccarat, ces mots à M. de Manerve :

" Mon cher ami, rendez-moi le service de venir prendre une tasse de thé chez moi, ce soir. J'ai absolument besoin de vous voir. A neuf heures. "

Baccarat sonna, remit le billet du comte à un domestique, et donna l'ordre qu'il fût porté sur-le champ.

Le jeune Russe était tellement habitué à se soumettre aux volontés de Baccarat sans jamais les commenter, qu'il ne prit même pas la peine de lui demander ce qu'il aurait à dire, le soir, au baron. Et il attendit patiemment ses instructions.

Mais Baccarat ne les lui donna point encore. Elle allait de nouveau tenter une expérience qui, plus d'une fois déjà, lui avait réussi.

XOVI

Baccarat alla s'asseoir auprès de l'enfant, lui mit la main sur le front et la regarda fixement.

Sarah tressaillit, se mit à trembler légèrement, ferma les yeux, inclina peu à peu la tête et s'endormit.

Alors Baccarat se tourna vers le comte :

— C'est au bois de Vincennes ? demanda-t-elle.

— Oui, demain, à sept heures.

— Regarde, dit-elle à l'enfant.

Et, de sa pensée elle se transporta à l'hôtel de Kergaz, d'où, bien certainement, partirait Andrea. La petite juive, obéissant à cette loi mystérieuse qui triomphe de l'espace, méprise les distances et force l'esprit à voir au travers des murs les plus épais, parut suivre l'impulsion secrète de Baccarat.

— Je vois deux hommes, dit-elle.

Et ce tremblement subit, cet effroi qui se manifestait toujours chez elle chaque fois que, éveillée ou endormie, elle apercevait sir Williams, la reprirent aussitôt.

— Ah ! dit-elle, c'est lui !...

— Qui ?

— L'homme qui est venu ici hier... le méchant... Oh !...

— Sir Williams, pensa Baccarat. Puis elle reprit tout haut :

— Quel est l'autre ?

— L'autre, c'est... c'est...

L'enfant parut hésiter.

— Parle, ordonna Baccarat.

— C'est l'homme qu'il hait...

— Armand, pensa Baccarat.

Cependant elle voulut en être bien certaine et continua :

— Comment est cet homme ?

— Il est grand... il a l'air très bon... Il aime beaucoup l'autre...

— Quel est cet autre ?

— Celui qui le hait.
— Où vont-ils ? reprit Baccarat, jugeant à un léger mouvement de tête de la jeune fille que les hommes qu'elle voyait se déplaçaient.

— Ils monte et en voiture...

— Seuls ?

— Non, avec un troisième.

Tandis qu'elle prononçait ces mots, le visage de l'enfant s'éclaira d'un sourire.

— Oh ! je le connais celui-là, dit-elle... C'est lui que vous aimez.

Baccarat pâlit et sentit tout son sang affluer à son cœur.

— C'est Fernand, murmura-t-elle, le second témoin de l'infâme Andrea.

Assis derrière Baccarat, le jeune comte écoutait avec attention ces révélations mystérieuses.

— Où vont-ils ? Sais-les... je le veux, ordonna la jeune femme avec cette volonté ferme et calme qu'emploie le magnétiseur avec son sujet.

— Ils prennent une grande rue, répondit l'enfant... Ils traversent une place... puis ils suivent une autre rue bien longue... bien longue...

— La rue Saint-Antoine, le faubourg, la place de la Bastille, sans doute ? pensa le comte.

L'enfant indiqua parfaitement l'itinéraire du bois de Vincennes et désigna un carrefour.

— Ils s'arrêtent là, dit-elle.

Pourquoi faire ?

— Pour se battre, continua-t-elle avec un geste d'effroi... Oh !...

Et comme Baccarat se taisait et semblait attendre qu'elle complétât ses révélations :

— Ce n'est pas lui qui mourra, c'est l'autre.

— Le vois-tu, l'autre ?

— Oui... c'est l'homme grand et bon... qui est parti avec lui...

Ces mots jetèrent Baccarat et le comte dans une stupéfaction profonde. Ils avaient cru d'abord qu'il s'agissait de l'adversaire d'Andrea, du marquis don Inigo, et voilà que l'enfant semblait indiquer que l'homme qui serait tué c'était Armand... Armand simple spectateur, témoin impassible du combat.

Baccarat imposa de nouveau ses deux mains sur le front de la petite fille.

— Regarde bien, dit-elle.

— Oh !... je vois...

— Avec qui se battra-t-il, lui ?

Et Baccarat appuya sur ce mot.

— Avec un jeune homme blond, mais qui s'est noirci...

Le comte et Baccarat tressaillirent.

Que pouvait signifier ces paroles ? Le marquis don Inigo se serait-il teint en brun pour se déguiser ?

Baccarat reprit : — Le tuera-t-il ?

— Non. Ce n'est pas lui qu'il tuera.

— Qui donc alors ?

— L'autre, répéta l'enfant avec tenacité.

Et, à partir de ce moment, sa lucidité s'affaiblit peu à peu, elle répondit avec plus de difficulté et d'une façon moins nette, et Baccarat comprit qu'elle n'en obtiendrait plus rien.

La somnambule était fatiguée, et sa double vue s'était obscurcie.

— Mon Dieu ! murmura Baccarat après l'avoir éveillée, tout cela est bien étrange, bien extraordinaire... Comment ce marquis est-il blond et s'est-il noirci ? Quel est cet homme ?

— Et comment peut-il se faire, demanda le comte, qu'il tue Armand, alors que c'est avec Andrea qu'il se bat ?

Baccarat tressaillit soudain :

— Oh ! dit-elle, ce serait infâme !

— Que voulez-vous dire ?

— Ils se battent au pistolet ?

— Oui.

— Eh bien, qui vous dit que ce marquis don Inigo n'est pas le complice de sir Williams ?

— Oh !

— Et que, au lieu de tirer sur Andrea, il ne tirera point sur M. de Kergaz ?

Le comte hochait la tête en souriant :

— C'est impossible.

— Vous croyez ?

— Oui ; car les témoins se placent toujours à une distance telle, que si pareille chose arrivait, on ne pourrait prétexter une maladresse, et don Inigo serait considéré comme un assassin.

— Alors, murmura Baccarat, ce n'est point cela qu'elle a voulu dire.

— Non, certainement.

— N'importe, il faut que je voie ce combat, et c'est pour cela que je vous ai prié de donner rendez-vous à M. de Manerve.

— Très bien. Que lui dirai-je ?

— Vous exigerez d'abord de lui une discrétion absolue.

— Ensuite ?

— Vous lui offrirez votre groom pour l'accompagner demain matin à Vincennes.

— Et que fera mon groom ?

— Ce groom, dit la jeune femme en souriant, ce sera moi.

— Vous ? dit le comte étonné.

— Oh ! dit-elle, rassurez-vous, je porte merveilleusement bien les habits d'homme, et je ferai honneur à votre livrée.

— Mais Manerve vous reconnaîtra.

— Je ne crois pas ; mais, dans tous les cas, vous aurez sa parole.

— Et vous l'accompagnerez ainsi à Vincennes ?

— Certainement.

— Mais je ne veux point vous quitter, moi.

— Eh bien, obtenez de Manerve qu'il change de cocher en même temps que de groom, et déguisez-vous de telle sorte qu'on ne puisse pas plus reconnaître le comte Artoff sous son habit galonné qu'on ne reconnaîtra madame Charmet avec sa culotte courte et ses bottes à revers.

— Ce sera fait, dit le comte.

— Très bien ! Arrangez tout cela avec Manerve, et revenez ici quand vous l'aurez quitté, fût-il minuit.

— Je reviendrai... Adieu.

Le comte Artoff baisa la main de Baccarat, sortit, retourna chez lui et y attendit M. de Manerve jusqu'au soir.

A neuf heures précises, le baron arriva.

— Vous êtes exact, dit le jeune Russe, je vous remercie.

— Mon bon ami, répondit le baron, vous êtes l'homme le plus excentrique de France et de Russie.

— Vous trouvez ?

— Dame ! nous nous rencontrons ce matin au club, nous causons une heure, nous nous séparons en gens qui n'ont absolument rien de grave à se dire, et, une heure après, vous m'envoyez demander le plus mystérieux des rendez-vous ?

— C'est que, répondit le jeune Russe en souriant, ce matin je ne savais pas le premier mot de ce que j'ai à vous demander ce soir.

— Voyons, je vous écoute.

— Il me faut d'abord votre parole que vous me garderez un profond secret.

— Je vous la donne.

— Eh bien, dit le comte en souriant, voici ce dont il s'agit : demain matin, m'avez-vous dit, vous irez prendre dans votre américaine James O'B... d'abord, puis le marquis don Inigo ?

— Oui.

— Eh bien, il y a, à Paris, deux personnes qui désirent fort assister à ce duel.

— Mais c'est impossible, mon cher.

— La première, je ne puis la nommer ; la seconde, c'est moi.
 — Allons donc !
 — Par conséquent, vous me ferez bien l'amitié de nous accepter, moi pour cocher, l'autre pour groom.
 — Mais c'est absurde ! ce que vous demandez là, s'écria M. de Manerve.
 — Soit, mais vous êtes mon ami ?
 — Sans doute ?
 — Eh bien, vous ne me refuserez pas.
 — Soit, répondit M. de Manerve ; mais à une condition.
 — Laquelle ?
 — C'est que vous me nommerez la personne qui veut me servir de groom.
 — Impossible.
 — Vous êtes extraordinaire, murmura le baron ; mais enfin je ferai ce que vous voudrez.
 — Merci, mon ami.
 — Tenez, il me vient une idée. Si vous venez chez moi avec votre prétendu groom, mes gens vous reconnaîtront. Avez-vous une voiture sans armoiries ?
 — Oui, j'ai un break comme en ont les marchands et les dresseurs de chevaux, un vrai fourgon de campagne.
 — Très bien. Venez alors me prendre demain à six heures un quart, au coin de la rue de Richelieu, Je sortirai de chez moi à pied.
 — C'est parfait, dit le comte, j'y serai.
 Et le baron s'en alla.

Le lendemain, à l'heure dite, un break attelé de deux magnifiques chevaux noirs, du plus pur sang irlandais, attendaient à l'angle du boulevard, devant le café Cardinal. Un cocher, en petite livrée du matin, mais cependant poudré comme tout cocher anglais de bonne maison, se tenait droit et raide sur son siège élevé, le fouet dans la main droite, verticalement appuyé sur la cuisse. Un joli groom à litail éveillé et mutin, au visage rose et frais, et à qui on aurait pu donner quinze ou seize ans, était assis auprès du cocher.

Un jeune homme déboucha, fumant son cigare, par la rue de la Grange-Batelière, aperçut le break et s'en approcha. A sa vue, le groom dégringola lestement du haut du siège et vint abaisser le marche-pied.

— Parbleu ! murmura le baron — car c'était lui — en regardant attentivement le bambin, vous êtes trop jolie, Baccarat. ma mignonne, pour l'humble métier que vous faites. Mais, parole d'honneur ! vous êtes si merveilleusement déguisée qu'il faut, pour vous reconnaître, songer à ce pauvre comte.

Et M. de Manerve braqua son lorgnon sur le cocher, qui demeurait impassible à son poste.

— Ah ! par exemple, dit-il, si c'est le comte Artoff, je défie le diable lui-même de le reconnaître.

Le groom ouvrit la portière du break, abaissa le marche-pied ; puis, posant un doigt sur ses lèvres :

— Mon cher baron, dit-il, vous m'avez reconnu, c'est bien ; mais souvenez-vous que le comte a votre parole.

— Je ne l'oublie pas.

— Une indiscretion de votre part, achève le groom à mi-voix, serait peut-être l'arrêt de mort d'un homme.

— Hum ! pensa le baron, prenant place dans le char, je croyais aller à un duel, et voici que j'entre en plein roman... Oh ! les femmes...

— Où demeure M. James O'B... ? demanda le groom.

— Rue du Port-Mahon ! répondit le baron.

— Rue du Port-Mahon ! répéta le groom au prétendu cocher.

Et Baccarat remonta lestement sur le siège. Le comte Artoff rendit la main à ses chevaux et tourna avec cette merveilleuse habileté des sportsmen parisiens, qui fait l'admiration du monde entier.

Le break franchit en un clin d'œil la distance qui sépare la

rue de Richelieu de la rue du Port-Mahon, et s'arrêta à la porte de M. James O'B...

Le jeune Irlandais était prêt et il avait sous son bras une petite boîte plate, à la forme de laquelle il était impossible de se méprendre.

— Voilà nos armes, dit-il en serrant la main du baron, et maintenant près de lui sans faire plus d'attention au groom qu'on n'en accorde ordinairement à la livrée.

— A l'hôtel Meurice ! cria, sur l'ordre du baron, le prétendu groom au cocher.

M. le marquis don Inigo de los Montes était prêt. Il avait fait une charmante toilette du matin, portait un gilet de piqué blanc, une veste blanche à la créole et un pantalon de même couleur. Sur ce costume par trop printanier à six heures du matin, car on couchait à peine au commencement de juin, il avait jeté un pardessus d'alpage, et il fumait fort tranquillement son cigare à sa fenêtre lorsque le break entra dans le cour de l'hôtel.

M. le marquis don Inigo de los Montes n'était pas précisément un homme de qualité, mais il en affectait les allures. Il regarda moins encore que M. James O'B... les gens de service du baron de Manerve, et voulut bien accorder toute son attention aux chevaux, qui, il faut le dire, méritaient le coup d'œil d'un connaisseur.

Baccarat, dans sa redingote chamois, avec ses dottes à revers et sa culotte blanche, avait si bien l'air d'un jeune Frontin d'écurie, que, pour que le baron l'eût reconnue, il n'avait fallu rien moins que le souvenir de sa conversation de la veille avec le comte Artoff et celui des relations existant entre le jeune Russe et elle. Baccarat ne craignait donc que médiocrement, d'attirer l'attention du marquis don Inigo, dans le cas où celui-ci serait, non un adversaire, mais un complice de sir Williams.

Aussi, tandis que celui-ci montait en voiture et qu'elle lui abaissait le marche-pied, l'enveloppa-t-elle d'un regard profond et assuré, quoique rapide.

Le marquis monta en voiture, et M. James O'B... fit les présentations entre lui et le baron dans toutes les règles, et le break prit la route de Vincennes.

Pendant ses trois mois d'intimité avec le comte Artoff, Baccarat s'était plu à apprendre le russe ; elle le parlait déjà assez couramment. Ce fut dans cette langue qu'elle lui dit tout brutalement, tandis que l'équipage roulait au grand trot vers le bois de Vincennes :

— Je crois que Sarah a eu raison.

Le comte tressaillit.

— Je crois reconnaître ce prétendu marquis au teint basané.

— Vraiment ? fit le comte.

— Oui, c'est un homme blond teint en brun.

— En êtes-vous sûre ?

— J'attends de pouvoir l'entendre parler bien distinctement.

— Qui supposez-vous ?

— Je vous le dirai tout à l'heure.

Le break continua de rouler, atteignit la place de la Bastille, le faubourg Saint-Antoine et la barrière du Trône. Là, le pavé faisait défaut, et le bruit des roues, tournant sur un sable fin et bien tassé, ne fut plus assez étourdissant pour que Baccarat ne pût prêter une oreille attentive à la conversation du marquis et de ses témoins.

— Monsieur le marquis, disait M. de Manerve, veuillez me permettre la question d'usage : cette affaire peut-elle s'arranger ?

— Non, monsieur le baron, répondit le Brésilien avec un accent méridional très prononcé.

— Je m'en doutais, dit le témoin en souriant, aussi n'étais-je de ma part qu'une simple formalité. Le marquis s'inclina, et on parla d'autre chose.

Alors Baccarat souffla à l'oreille du comte :

— Sa voix est réellement méconnaissable ; il parle très bien le français des Espagnols... Cependant, je jurerais que c'est lui.

— Qui donc ? demanda le comte.

— Mais, répondit Baccarat, le complice, l'âme damnée de sir Williams, ce vicomte de Cambalh dont nous avons perdu les traces depuis quelques jours.

— Oh ! oh ! dit le comte, ce serait fort.

— C'est de la force de sir Williams.

— Mais alors, pourquoi ce duel ?

— Ah ! voilà, dit Baccarat, je me heurte à un nouveau mystère... cet homme a réellement un génie infernal.

Comme elle parlait ainsi, le break entra dans une allée du Bois, et M. de Manerve, indiquant du doigt, sur le sable de l'avenue, le sillon tout frais d'une voiture, dit :

— Décidément, nous avons du guignon. Je crois que nous arrivons les derniers au rendez-vous et qu'il me faudra chasser mon cocher.

En effet, M. le marquis don Inigo et ses témoins avaient été devancés par le vicomte Andrea et les siens.

XCVII

M. le vicomte Andrea avait dormi comme un bienheureux jusqu'à cinq heures du matin. Les grands cœurs s'abandonnent au repos avec une noble confiance à la veille du péril.

Armand de Kergaz, entrant dans la chambre de son frère, le trouva étendu tout habillé sur son lit de sangle. Le faux pécheur repentant avait les mains jointes, et son visage respirait la quiétude, la sérénité de ceux qui ont renoncé aux pompes de ce monde pour se réfugier tout entiers en Dieu. M. de Kergaz fut obligé de le secouer pour l'arracher au sommeil.

La veille, le comte avait ramené sa femme à Paris sous le prétexte qu'on était au samedi soir, et qu'il y aurait le lendemain dimanche, à Saint-Roch, un très beau sermon d'un prêtre étranger.

Jeanne, dont Andrea avait la parole, n'avait point semblé deviner qu'un motif autrement grave et impérieux forcerait son mari et son beau-frère à coucher à Paris.

Tous les préparatifs indispensables dans cette grave et triste affaire qu'on nomme le duel avaient été faits la veille par M. de Kergaz. Fernand Rocher devait venir le prendre à l'heure indiquée ; il avait choisi une paire de pistolets de combat d'une grande justesse et légers à la main ; enfin il avait voulu que son cher Andrea s'exerçât pendant une heure ou deux à faire des mouches sur une plaque, dans le fond du jardin.

Andrea s'était montré fort calme pendant toute la journée de la veille ; il s'était entretenu avec son frère de diverses œuvres de charité dont le comte lui laissait le département. Il n'avait pas prononcé un mot qui eût trait à la rencontre du lendemain. Comme de coutume, il était rentré chez lui le soir, dans cette humble mansarde des combles de l'hôtel, et s'était mis au lit de bonne heure.

Armand, entrant dans sa chambre à cinq heures et demie, le trouva dormant. Andrea lui sourit en ouvrant les yeux.

— Ah ! dit-il, je venais de faire un rêve charmant...

— Vraiment ? fit le comte d'un ton affectueux, et que rêvais-tu ?

— Je rêvais, répondit Andrea, que nous étions en Bretagne à Kerloven, dans ce vieux manoir de notre enfance. Dieu m'avait pardonné et j'étais heureux auprès de vous et de madame de Kergaz. Moi le maudit, moi l'assassin, j'avais fini par exciter une compassion universelle, et cette compassion me soulageait si bien le cœur que je me regardais vivre et trouvais que la vie était bonne.

Le comte fut pris d'une subite émotion :

— Pauvre frère, murmura-t-il, peux-tu donc douter de la bonté infinie de Dieu, et crois-tu qu'il ne t'a point pardonné depuis longtemps ?

— Oh ! pas encore, répondit Andrea.

Armand se disait à part lui :

— Qui sait si dans une heure il sera vivant encore ?

Et le comte de Kergaz, le loyal et le brave, l'homme qui n'avait jamais tremblé pour sa propre vie, se prit à supplier le ciel, au fond de son cœur, d'épargner celle de son frère...

— Mon ami, lui dit-il tout haut, sais-tu qu'il est cinq heures et demie ?

— Déjà ! fit Andrea.

Et il se leva en souriant, comme doivent sourire les martyrs en allant au supplice. Mais ce signe de résignation fut la dernière concession que M. le vicomte Andrea fit à son rôle d'hypocrisie et de repentir.

Dans ce scélérat infâme, dans ce bandit portant un cilice, il y avait encore quelque chose qui semblait trahir l'éducation première. Il savait être noble et digne à propos. Le tartuffe, une fois le moment venu, sut être un gentilhomme en apparence. Il allait se battre. Il se souvint des traditions galantes et courtoises de la noblesse française aux jours de combat. L'homme courbé se redressa, le visage pâle et souffrant s'anima, l'œil morne et baissé vers le sol étincela d'un éclair de fierté. Andrea, le maudit courbé sous le remords, l'homme aux mœurs accétes, dont la mise annonçant le cloître et un détachement complet des choses de ce monde, disparut pour faire place au vicomte Andrea d'autrefois, à ce sir Williams qui avait fait partie de la fashion anglaise et parisienne, et qui avait été célèbre par ses duels, ses chevaux de sang, ses amours. Il se dépouilla de sa longue redingote à la tournure cléricale, il ôta son chapeau à larges bords. Lorsqu'il descendit dans le cabinet d'Armand, où celui-ci était allé l'attendre tandis qu'il s'habillait, il était vêtu d'une redingote courte de jupe boutonnée militairement, d'un pantalon gris collant, et coiffé d'un élégant chapeau fabriqué rue Vivienne. Sa main, soigneusement gantée de jaune, tenait un cornet de buffle à la main.

Le vicomte Andrea voulait se battre en gentilhomme, et il était fidèle à la tradition de cette vieille noblesse française qui se fait poudrer à frimas le matin de la journée de Fontenoy ou de la prise de Mahon.

M. de Kergaz remarqua cette métamorphose et n'en fut point étonné.

Quelques minutes après, M. Fernand Rocher arriva.

— Sommes-nous prêts ? demanda-t-il en serrant la main de cet homme dont la haine implacable l'avait poursuivi si longtemps.

— Sans doute, répondit le comte en prenant sous son bras la boîte de pistolets.

Ils descendirent.

La calèche fermée d'Armand était attelée dans la cour et attendait au bas du perron.

Au moment d'y monter, le comte leva les yeux vers les fenêtres de l'appartement de madame de Kergaz, dont les persiennes étaient fermées.

— Pauvre Jeanne, murmura-t-il avec émotion, en se penchant à l'oreille d'Andrea, elle dort... et elle est loin de se douter du motif de notre promenade matinale.

— Pauvre comtesse ! répondit le vicomte d'une voix non moins émue, et qui rappela à Armand que son frère aimait Jeanne.

Et M. le vicomte Andrea se disait à part lui, regardant son frère du coin de l'œil :

— Pauvre Armand, toujours honnête et naïf... il ne sait pas que Jeanne a passé la nuit en prière, et qu'elle pleure toutes ses larmes en songeant que je vais me battre pour elle. Overtu ! dit en ricanant le scélérat, décidément son règne n'est pas de ce monde.

IMPRIMERIE
DU
SYNDICAT MONT-ROYAL

968 RUE ONTARIO
MONTREAL

Circulaires,

Tetes de comptes,

Tetes de lettres,

Cartes d'affaires,

Par phlets

Calendriers, Etc, Etc.

❖ Ouvrages de Couleur et de Luxe. ❖

A des prix tres moderes

Les ordres recus par telephone ou par la poste recevront la plus grande attention.

Imprimerie du Syndicat Mont-Royal

968 RUE ONTARIO, MONTREAL.

TELEPHONE BELL 6256.